

[appareil]

Gilles Marais
Trois pièces

Théâtre



Bruno Guattari. Éditeur



Gilles Marais

Trois pièces

Clair Obscur
La somnambule
Histoires de wagons

[appareil]



Bruno Guattari. Éditeur

Clair Obscur
Récits de rêves éveillés

SÉQUENCE I

L'homme arrive de la salle, balayant l'espace de son regard.

L'homme : Je me souviens de l'enterrement d'un Chinois dont j'ai oublié le nom. Le cortège est précédé de charrettes peintes de figurines et remplies des objets et meubles du défunt. L'on joue ses musiques favorites. Son unique enfant reste là après la cérémonie, ri à gorge déployée sur la balançoire installée sur la terre fraîchement remuée, recouverte d'œillets rose pâle. La femme et son fils sont rentrés.

L'homme va s'asseoir

À peine arrivés, elle enlève le turban qu'elle a porté toute sa vie, coupe ses cheveux et joint les mains en inclinant légèrement la tête. Il voit pour la première fois le visage de sa mère tout entier et se met à pleurer. Le père commence vraiment à disparaître.

Ici, c'est un lieu de paroles, de pas non perdus, de rêveries à peine closes, d'heures d'après cauchemars, quand les larmes salées ont séché sur les joues. La vie s'écoule en petits adieux à l'absent de tout à l'heure. Ils sont loin les baisers éternels, chargés de parfums capiteux. Maintenant, je n'ai droit qu'à des embrassades furtives, avant le chemin laborieux vers le bureau à la porte capitonnée. Plus de souffle court, de nuque déployée, de bruits d'épingles à cheveux sur le sol. Elle ne voulait plus rien... Je ne voyais rien ! Quand c'est arrivé, elle était loin, très loin. Elle a fait le voyage de retour, à fond de cale, dans une caisse en bois de camphrier, comme une porcelaine de Chine, transparente et fragile. Elle voulait rejoindre la terre de ses films préférés. Courir dans une forêt de bambous, écouter le vacarme d'une langue inconnue, et dormir les oreilles collées

à deux bols de riz, ornés de pierre de lune. Elle allait y arriver, quand son rêve s'est brisé, net sous un pin parasol foudroyé... Depuis cette disparition, des rêves de femmes habitent mes endormissements et mes nuits ; leurs mots suspendus au bout de mes lèvres... Cela me fait peur d'imaginer qu'elles vont s'effacer. Je les écoute le jour, afin de prolonger ce bien nocturne.

Il chante un extrait de «The Plaint» d'Henry Purcell et s'assoupit

•

SÉQUENCE II

L'homme a lâché son journal, il somnole. Deux femmes (1 et 3) entrent sur le plateau en riant, sur le chant de l'homme.

Femme 1 (au public) : *Nous nous voyons peut-être pour la dernière fois ! (à l'adresse de la femme 3) Pourquoi ces robes ?*

Femme 3 : Elle s'est endormie assez calmement un soir de Saint-Sylvestre. Dans la douceur de draps frais, elle s'est enroulée, balayant toute la surface avec ses bras et ses jambes. Adolescente, elle voulait être danseuse... Un petit soupir ! Rien d'extraordinaire, de fatigant, dans sa journée. Elle ne voulait pas attendre que les paupières s'alourdissent pour rêver la tête dans les étoiles.

C'est une sonnerie de téléphone qui l'a sortie du sommeil, annonçant froidement la mort brutale de sa mère adorée, là-bas dans son exil volontaire. La fureur du monde l'irritait. Elle pleura longuement, tenant un médaillon...

Puis finit par sombrer à nouveau dans le noir de la nuit.

Un matin, devant le miroir, les cheveux de jais étaient devenus blancs, presque argentés... Le visage est cerclé de la chevelure de sa petite Manman. Le chignon serré, bas, retenu, un filet en moins.

(s'adressant à l'homme)

Liaison aimable. La photo s'imprime dans le miroir. Flou du rideau de buée sur les lunettes.

Femme 1 : Comment sais-tu cela ?

Femme 3 : Elle ne veut plus en parler. Elle m'a fait le serment testament... de cette histoire-là, de cette vie qu'elle croyait sans fin. Tous les anniversaires de cette absence, elle fleurit le salon d'immortelles de couleurs délavées, rose – gris – puis elle écoute un choral de Bach. Toujours le même. Elle serre une robe blanche comme un lien charnel, tu sais, avec les odeurs ! Pour celles-ci, je ne sais pas... Un vestiaire à l'abandon ! Ce n'est pas difficile d'être détentrice d'une sorte... de...

Femme 1 : Secret ?

Femme 3 : C'est comme une habitude... Où que je sois, des inconnus me livrent leurs plus intimes histoires qu'ils racontent sans limites, je les prends, comme des contes ordinaires... Je brode en les écoutant. Que veux-tu, c'est ma santé de me sentir vraiment comme l'oreille silencieuse. C'est un vœu que je me suis fait en allant sur un chemin de halage me promener un matin d'hiver, vous savez, quelquefois on voudrait que quelqu'un du dessus vous fasse un signe. C'est le long de ce canal que j'ai vu une traînée blanche, une Voie Lactée. C'est tellement phénoménal ! Comme les arcs-en-ciel, avec un début et une fin, un demi-cercle parfait, des couleurs nettes. Comment ne pas imaginer, ou plutôt être sûr qu'une

main a dessiné et par là même, guidé notre vie. C'est mon attirance, ma perpétuité et vous venez toutes à mes rendez-vous, pour cela, pour avoir une caution, vous faire admettre mes pas feutrés, les envier... Vérifier que je ne suis pas encore sur le chemin de la réclusion...

Femme 1 : Quel orgueil, mais alors, pour toi tout le monde est transparent ? Quand on fuit les choses, on est déjà enfermée. Le rêve est le refuge de la liberté.

Femme 3 : Je dirais que pour moi ils sont plutôt translucides, teintés de gris... Tu sais, c'est long de vouloir aimer la vie à tout prix. Toujours plus de recettes qui épatent. De rencontres, là où on ne vous attend pas. C'est ce que l'on aime chez moi et puis ce « on » qui n'est jamais devenu « il ». Sa place est pourtant là... Depuis longtemps je suis prête, là dans le rectangle blanc de la chambre. Il existe en pensée, quelquefois je lui parle, surtout avant d'éteindre la lumière. Cela se résume souvent par un : « bonsoir », à moi-même ou au personnage du livre de chevet... Se noyer dans le plaisir solitaire sans phrases inutiles... Ah !

•
SÉQUENCE III

Entre la femme 2 qui s'adresse au public

Femme 2 : Cela me fait peur d'imaginer que peut-être je ne vous verrai plus. J'ai toujours gardé une bonne tenue pendant l'ennui, surtout pendant l'ennui. Hiératique sur une chaise paillée, infinies les heures. Mains rangées parallèles sur les cuisses non-ouvertes, des journées longues

avant l'heure du départ du car... pour n'importe où ! Sauf des destinations de rêves. Pas les moyens. Terminus, tout le monde descend. L'automne, je me terre... L'hiver, je soupire sur le givre qui enveloppe l'arbre de vie... Au printemps je me dis toujours « et pourquoi pas ? » L'été dans les prés arrosés des eaux salées, je rêve, je m'allonge, enivrée jusqu'au dernier souffle, une croûte de sel enfermant mon corps. Les mouettes en couronne, criant leurs douleurs, comme des pleureuses blanches... Les nuages, un troupeau de moutons...

L'homme : Bon, en attendant si nous trinquions ?

Femme 3 : Ah ça, pour trinquer ! (à l'homme) Épargne-nous ton absence de légèreté, garde-la pour tes compagnons de comptoir... C'est déjà difficile d'être subtil !

Femme 1 : Oh ! C'est vrai que toi, de la fustigation à la gémissement, tes imaginaires gravissent des sentiers, des chemins jalonnés de bancs comme autant de stations du Golgotha. La place pour le tragique occupe toute ta pauvre vie.

Femme 3 : Pauvre oui, mais en vie, comme l'eau courante. À chacune son ivresse. Tu entends, en vie. Le tragique et le comique sont liés. Nous cherchons toutes à retrouver l'acte d'insouciance, ce qui était instinct s'est transformé en bataille, pour un moment charnel, léger, heureux... Et si possible court, très court, mais fulminant.

Femme 7 : Qu'est-ce que tu transportes dans ton sac ?

Femme 3 : Des cols de dentelle amidonnés à l'ancienne.

Femme 7 : Mais pour quoi faire ?

Femme 3 : Ils sont plâtrés pour colmater les fissures de mon squelette au niveau de mon cou...

Femme 7 : Tu ne seras jamais comme ces Madame Sans-Gêne, évaporée.

Femme 3 : Si, mais dans les airs ! L'ange lingère ! Tout ce blanc qu'il faut tremper dans le bleu, pour qu'il soit plus éclatant.

Femme 7 : Mais tu n'as jamais connu de blanchisseuse, d'où te vient cette idée ?

Femme 3 : De photos mouvantes, de mains délavées, de femmes accroupies dans le lavoir, de vagues de tissus, d'eaux mélangées.

Femme 7 : Pardon ! Un lavoir ambulante. Comme au cinéma ?

Femme 3 : Non ! En photos que je colorise. Je tire sur mes paupières et cela bouge comme une anamorphose, je sens revivre mon village d'enfance quitté trop tôt.

Elles font toutes le même geste face au public.

Femmes 1 et 2 : Oui, cela marche, les arbres, les immeubles, les lampadaires, tout bouge.

Elles se mettent à rire, et l'homme avec.

Femme 3 : Comme incompréhension !

Femme 7 : Avoue que c'est un peu bizarre comme occupation.

Femme 3 : Si on continue, il ne restera rien de notre belle équipée.

Femme 7 : Eh bien voilà, le maillot de notre équipe, ce sont ces robes.

Elles se mettent à genoux sur le sol, écrivant à la craie et chantant. L'homme, sur son divan se réveille.

L'homme : Allons ! Allons ! Vous vous croyez au jardin d'enfants ! À la limite, cela pourrait être un jeu de piste, comme une promenade sur une route qui s'évanouit au sommet d'une butte. Déambulez dans vos esprits, à l'air libre.

Les femmes se relèvent et vont s'asseoir.

•

SÉQUENCE IV

(à l'adresse de la voyageuse en partance pour une escapade)

Elle arrive derrière l'homme, une valise à la main. Après avoir passé la porte tambour qui fait comme une musique de manège enrayé, franchie la porte de velours protégeant du froid de cette fin d'hiver, je pose enfin mes guêtres sur le plancher qui craque, aveuglée par la lumière crue qui filtre à travers les baies vitrées, aux rideaux blancs peints à la main ; mon regard toujours émerveillé balaie le plafond coloré et or, aux lustres vénitiens imposants, toujours presque prêts à s'effondrer sur la gondole. Un Chesterfield rouge cuir de Russie vieilli, accueille mon corps fatigué

par tant d'impatiences nocturnes. Tout à coup au fond, une colonne de fumée blanche s'échappe. Un rôti qui fume ? Un homme qui se consume ? Un fauteuil qui brûle ? Une âme qui s'envole ? Une annonce ? Des rires éclatent par vagues, quand, dans le tambour, on ne trouve pas l'entrée. Les corps se serrent dans une portion de porte. Puis un par un, entraîné, éjecté, ils pénètrent dans le sanctuaire gastronomique, supplice de la roue, plaisir de sortir empêché. Le fumet s'exhale du piano. Des cloches se soulèvent. Musique, mouvements d'ensemble. Déglutition de rapides succulences avant de prendre un rail à grande vitesse. Elle agite un mouchoir et disparaît.

•

SÉQUENCE V

Femme 2 (*à l'adresse de tous, sauf au public*) : L'on m'a toujours dit : «tu brûles ta vie !» C'est pour qu'on ne me crame pas. Toujours la peur d'avoir mal, même morte. J'ai compris assez vite, lors de mes promenades sur le sentier des douaniers, que jamais je ne pourrais être marin. D'une part, je suis une femme et de l'autre, étant sur la mer, je ne pourrai voir que la rive et la côte découpée. Ce qui me plaît c'est l'horizon dégagé, le calme apparent, les couleurs changeantes... De ne jamais vraiment savoir où le soleil se couchera.

Un après-midi, je m'étais allongée sur le sable dans la tiédeur de l'automne. J'ai vu des sacs de toile se déverser sur la plage avec des inscriptions rouges à l'encre de chine. Les grands cétaqués, comme des cigognes avaient raclé le fond des océans et ramené ces chers cadavres... L'écriture ne me permettait pas de déchiffrer des appels dilués dans la trame...

Je suis superstitieuse, les alignements de pierres hautes me font froid dans le dos ! Finir en compression de granit et de mica ouvrant sur les portes du diable, non merci. Je préfère les chemins sinueux, étroits, coincés entre la montagne et la mer, l'eau et la terre me construisent une digue. Pas d'avaries dans le petit port. Ramer la nuit par une petite houle sur une frêle embarcation, avancée avec le courant comme un bateau en papier, une feuille volante encore vierge dans le sillage des grands vaisseaux en route pour le cap de Bonne-Espérance.

Apparaît le jeune homme

Le tangage... des hanches, j'adore ! Je colle mes fesses au noir. Le regard vers l'arrière.

J'avance dans ma jupe courte, perchée sur des talons hauts. Noire tout de même la tenue. Origine oblige et j'ondule, sur quelques mètres, seule avant toute occupation. Jamais vous ne me verrez le faire devant vous. Imaginez ! Imaginez ! La rougeur de la honte franchirait les Pyrénées.

Elle chante un fado et rit toute seule.

•

SÉQUENCE VI

Femme 1 allant vers une fenêtre virtuelle.

Femme 1 : On ne la voit toujours pas revenir.

L'homme (*au public*) : Elle met des heures à sortir de chez elle. C'est une épreuve. C'est rempli de souvenirs, mais si elle doit partir, il ne faut plus

qu'il reste de traces de son passage, elle nettoie tout sur son sillon, attends que cela sèche. La lumière s'éteint automatiquement, puis elle entrebâille plusieurs fois la porte. Encore... encore... et encore... Ce qui était un jeu pour nous avec une lampe de chevet qui s'éteint en refermant le couvercle du cube de lumière, chez elle, c'est une obsession. Nous sommes tous ritualisés... mais là !

Femme 1 : Je visite souvent le jardin de mes souvenirs. Assise sur un banc, je guette derrière le grillage, l'apparition des têtes d'ail, la montée des pieds de tomates, les pointes d'asperges perçant légèrement le sable, le tapis d'herbes aux senteurs diverses, la croissance avant le flétrissage. Il arrive sanglé de sacs de cuir remplies d'instruments, pourquoi pas une boîte à outils ? Non, grâce à des clapets, les petits sécateurs, binettes, pioches, ciseaux et autres râpeaux sont dégagés, prêts à l'emploi. Il me demande de prendre une clé à son ceinturon et d'ouvrir le cadenas. Il entretient ce jardin. Dans un silence respectueux, il m'invite à le suivre. Les parcelles font un mètre sur deux, bordées de petits galets. Il arrose très peu. Au centre de l'allée centrale, un petit kiosque avec fontaine. Les rectangles sont jaunes, rouges, verts, violets, puis gris clair, foncés, et enfin noirs, un noir très brillant. Au fond un mini-bois où poussent des trompettes-de-la-mort, puis un four avec un tiroir de cendres. Ne pouvant fatiguer des humains, il brûle des os de lapins, poulets, pintades, qui fertilisent le sol. Là, sous cette terre, vivent ces ancêtres, les animaux domestiques et la bonne. Ils étaient aisés ! Il est persuadé qu'en entretenant ce potager, la vie continue, rythmée par les saisons.

S'adressant à l'homme.

Le premier novembre et sa célébration. Tous les autres jours du calendrier sont blanchis.

•
SÉQUENCE VII

Retour de la voyageuse derrière l'homme.

La voyageuse : Là-bas, au pays des pierres roses dans un jardin public, un jeune homme à la silhouette fine m'apostrophe.

Le jeune homme entre en courant dans la pièce.

Le jeune homme : Je ne rêve pas la nuit. Comment voulez-vous que je rêve le jour ? Adossé au parapet de pierre rouge dans le jardin qui domine le fleuve envahi d'algues vertes et pas très en eau, pour ce début d'hiver, je reste là des heures, c'est mon petit théâtre d'overdure. J'entends derrière moi en ce samedi le clocher de la cathédrale qui égrène une musique de joie. Deux êtres immaculés vont se dire oui, tout à l'heure, ils avancent dans la travée centrale. Au bout du tunnel, une lumière aveuglante les attire comme des lucioles. Ils feront le même parcours très bientôt, enveloppés dans une statue de pin, le visage définitivement blanc.

Là sous mes fesses, deux « noms » gravés, deux hères ont inscrit leur douleur d'être chargés de tous les fardeaux du monde.

Entrevue à travers les lunettes noires, le kaléidoscope des néons, des ruelles entourant l'église, où la seule chaleur vient de la fumée s'échappant des corps respirant, des silhouettes efflanquées, aussi légères que du papier-calque dessinant sur la place des cercles infinis, enchantés...

Des murs suintants, baignés de larmes et de sueurs séculaires, transpirant l'eau bénite, accueillent ces corps fatigués pour une énième halte, refusant de s'effondrer totalement sur le pavé détrempé.

Quelques vêtements larges enveloppent ces mendiants aux corps secs...

Le dégoût des choses ne m'est venu que par l'excès d'amour de la pression des doigts sur le piston de verre. Ces vestales entretiennent la brûlure intérieure. En un instant, le regard prend vie. Une excitation enfantine m'habite à nouveau. Le duffle-coat bleu marine, cadeau d'une tante compatissante, dont le bouton du haut, musical, tient lieu d'alarme, d'orchestre, de corne de brume, de rattachement à l'océan nourricier, de souffle puissant, tourbillonnant, me tient bien au chaud. La doublure est de satin mordoré. Dans une couverture multicolore, j'ai confectionné des poches, l'aspect général ressemble à un tableau moderne, je la nomme ma nature morte aux citrons. Je remplis des cases de ce précieux agrume. Une poche plus étroite contient la petite cuiller percée. Le manteau plein de mes achats nocturnes pèse le poids mort de mes épaules. J'endosse le rôle de vieil homme avant l'âge, et j'avance dans les travées de la place du marché envahie de toiles de bâches multicolores. Le regard de compassion des ménagères ne m'échappe pas. Je suis la femme au visage lisse, les cheveux cachés sous un fichu, son allure, sa main tenant le filet rempli de poireaux me fait fondre en larmes.

Vivre... Vivre tranquillement un repas de famille... silencieux... Regards traversés... La faïence bleue et jaune des assiettes creuses me paraît les plus belles créations du monde...

Comme cette femme a l'air bonne ! Le carré de lin orné des fils tirés, me donne à voir toute la patience des femmes en noir, attendant que la dernière vague ramène le marin perdu. Marin, je voulais être, pour finir comme eux, enveloppé dans un sac de toile entouré de petits et grands mousses... Chantant encore le balancement des flots. Une Marie-Galante ou l'histoire de l'anneau de Jules le batelier. Les grilles ouvragées du parc laissent s'engouffrer le froid glacial. Le vent fait tomber toutes les feuilles des trois arbres marron glacé, plantés en triangle. La date anniversaire de l'hiver est là. En un éclair, se déroule à leur pied un tapis jaune au cercle presque parfait. Comme un astre solaire. Je reste là,

éberlué à la vue de ce hasard naturel... Fixé je suis... Et si un arc-en-ciel surgissait là, maintenant ! Alors je dévalerais la pente, j'irais allumer le contour du transept de toutes les bougies que je pourrais trouver pour que de l'ombre, jaillisse un édifice de lumière. Un espoir de voir sur le givre naissant des traînées roses, des pétales fossilisés, confits, exhalant un parfum de sorbet, de lanières tressées en bracelet de protection. La pensée... Libre... Ma compagne de diversion !

La pluie givrante tombant en gouttes irisées, illustre le pavé... Échiquier de mes dérives. Le fou dans la tour. Le roi mate la reine qui passe sa vie à cheval sur le manège, égrenant au limonaire un air de Couperin. Le petit pion que je suis s'éloigne, sautant de case en case, s'échappant de ce jeu de construction mathématique qui l'emprisonne, direction rue des arcades. Je cherche un coin sans courant d'air, mon corps se repose, enveloppé d'un manteau duvet. Les facéties du ciel m'ont offert un cadeau. J'ai pas rêvé ! Mon esclavage adoré, ma demeure à ciel ouvert... Et je répète inlassablement cette phrase. Moi qui ne sortais plus un son, voilà que les facéties des dés chantent. J'entends une pluie de sequins sonnants et trébuchants, résonner, rouler et bondir sur le sol. En ouvrant les yeux, j'aperçois des passants émus, arrêtés, stupéfaits, qui me saluent, me sourient, presque un hommage tellement ils sont courbés... Révérencieux... Légers les pas au son des ritournelles... Dieu est en réserve pour une autre fois.

Des lumières, pas d'appel. La nuit m'envahit et avec elle son cortège de figurines noires en papier découpé, qui tant bien que mal essaient de se tenir debout. Une main anonyme fait fléchir les genoux, et toutes s'écroulent sur le sol... Une encre noire s'échappe de ces ombres. Une bonne mine amie se penche sur mon sommeil, une petite espérance de ligne de vie se dessine dans l'air, à travers le fin conduit de mes lèvres serrées. Non Madame, ce n'est pas une sieste hyper-réaliste, secouez-moi de son enveloppe de poudre, je sortirai de ma bulle... Vous trouvez le

chemin sinueux et dangereux, je vois le rectiligne de la pente douce. La descente mène au jardin du souvenir, l'herbe rare a un aspect argenté, je me sers moi-même de déluge, je glisse à plat ventre. La neige me recouvre tout entier. Flocon parmi les flocons, beauté sous terre du suaire de cendre. Entrevue avec le Christ chantant des antiennes. Un rire strident me dégage en un sursaut. Pour un peu, trop fatigué, j'aurais pu être un fameux mets pour des corbeaux fins gastro-hommes. Ce que j'ai dévalé, je le ravale.

Le petit jardinier (*sifflotant*) : la grenouille du jeu de tonneau manie le râteau comme de grandes fourchettes, labourant la terre avant de piquer des pensées. L'homme en vert ne fait que chanter, jamais il n'est arrivé à ma hauteur. Il regarde pourtant souvent de mon côté vers la statue de bronze aux seins et hanches généreusement parfaites... Quelle que soit l'heure du jour, les nuages dessinent en passant sur son corps, des ombres mettant en lumière le charnel, le vivant du métal... Presque vivante mais tellement muette... Elle m'aime un peu ! Un petit clin d'œil au jardinier et sa toilette est faite. Je sommeille un peu en chien de fusil, bienveillant le semblant-regard de mon veilleur.

Qui peut me dire si je souris un peu ? Me pencher sur moi pendant cette absence régulière. Voilà si l'on peut être ce que l'on voit et ce petit autre qui prend tant de place la nuit.

«Petit... Petit !». Elle arrive, sa petite voix aiguë se fait entendre de loin. La silhouette est frêle, sanglée dans un imperméable... Élégance à la française, un peu démodée, mais tellement charmante. Elle met dans son sac en cuir un pochon de plastique, plonge régulièrement sa main gauche au fond, et ressort le poing gauche fermé et souffle dessus d'abord, la paume s'ouvre, et une constellation d'étoiles multicolores se disperse

dans les allées. Le petit raidillon ressemble à la route de conte de fées. Au bout là-bas, une petite maison de bois, une lampe-tempête tourne à la manière d'un phare, la flamme est verte et jaune. Pendule... source de lumière jaillissante... L'horizon se déchire et dessine une voile de bateau usée. Les quelques feuilles du vieux palmier se mettent à frémir. Le petit jardinier passe torse nu devant la fenêtre et nettoie le carreau avec sa bouche ventouse avant de se rhabiller et partir à vélo. L'homme échassier tout de blanc vêtu chargé de sphères noires et blanches vole dans les airs, il lâche sa cargaison dans le parc, les ballons bondissent comme des kangourous mus par des enfants footballeurs, aux pieds invisibles et agiles... Ils finissent leur course dans le bassin aux quatre dauphins, sous l'impact, de petites vagues se forment, orchestrant une statue mobile, mouvements perpétuels de petits astres en mousse.

La voyageuse : La nuit tombe sur le petit marcheur, l'arpenteur au regard vague, moulé dans son pantalon à pans. Adossé à la vespasienne, rescapé d'une querelle, il vient tromper son ennui. Mort certaine enfouie sous le désir. Le petit voyou à la Vespa l'a ceinturé, il pleure en lisant ce que lui tend le jeune homme, un acte de contrition ? Je reviens pleine de cette histoire.

L'homme : Sauveur... Sauvé !

•

SÉQUENCE VIII

Femme 2 (*impatiente, énervée, inquiète*) : Que faisons-nous de cette liberté si chèrement acquise ? Une loi comme une médecine ! Pour calmer

quelles impatiences ? Des escapades solitaires pour des jeux dans les bois, des sensations incertaines, mais une fébrilité, bien réelle. Un mélange de fleurs séchées enfermées dans le creux de la main. Quelques alcools, des cigarettes turques de couleurs, des sons aigus tirés de violons roumains, des promenades en barque sur le lac intérieur d'une grande ville et puis, une course à pied. L'envie d'un gigolo tout droit sorti d'un film italien... On rêve tous de payer quelqu'un d'inconnu.

Femme 3 (*revient vers le public inquiète*) : Tout à l'heure loin de vous, je me dirai : et si c'était la dernière fois que je les voyais ? (*à la femme 2*) Qu'est-ce que tu racontes ? Les moments de répit nous sont rarement accordés, tellement fuyante est la ligne de vie. L'eau qui file entre les doigts nous ramène à la source de toute trace. Laissons-la couler. Rafraîchissant. Bizarre idée ! Mais nous avons appris à ne pas renier nos plaisirs, restons avides de tout. Toutes ces mises en scène, entre délire et coloration. Du film tourné à l'envers me fatigue. Quelquefois j'en ai marre d'attendre que le hasard me renvoie à ma faculté d'imaginer. Je ne suis pas usée au point de ne pas trouver le chemin du retour ! Raconte-nous plutôt ces toits de fleurs desséchées sur les parcelles de terre, dont tu nous parlais dans tes lettres.

•
SÉQUENCE IX

Femme 2 : Dans les campagnes éloignées, au cœur des neiges éternelles, on fixe le défunt sur des échelles, au sommet du toit, et on l'inhume au dégel. Je n'ai jamais aimé cette idée que l'on pouvait vivre dans une maison avec l'ancêtre sur le toit...

Apparition du jeune homme.

Le jeune homme : Dans cette région d'Afrique, c'est l'opposé, la terre est tellement fendillée. Après une route, une piste rouge. Épuisés par les vents tourbillonnants qui siphonnent complètement, ils plantent des arbres délavés par l'eau du fleuve, ramassent des filets fossilisés dans la boue, les tendent, déversant des fleurs d'hibiscus pour protéger le défunt et pour ne pas incommoder le cortège ; puis, ils essaient de le recouvrir, on danse et l'on chante. Des milliers de petits abris occupent le terrain inhospitalier. L'horizon cache des villages éparpillés dans cette nature apparemment hostile. Au carrefour des douze chemins, tout le monde se sépare. La veuve enlève ses voiles bleu nuit, nue, elle tend son corps une dernière fois vers le ciel, une voie orange strie le plafond. L'hiver pour nous est déjà là.

Le jeune homme a disparu.

•
SÉQUENCE X

Femme 7 : Ah, ce petit supplément d'âme que l'on repère suivant le nombre de cyprès dans le catalogue des cimetières, passionnants ! Surtout ceux qui recueillent les restes des poètes du verbe. L'esprit qui a animé ces grands êtres tellement vifs s'évapore dans le dernier soubresaut du corps. Il fallait que je trouve une solution, et j'ai décidé de les souffler dans des bulles de savon, ces morceaux de pensées. C'est un peu le lien conversation avec les au-delà. Je fais du saut de haie de buis avec mes appareils à bulle, joyeuse, je cours en inondant le ciel de colliers de perles multicolores remplies d'air d'âme...

Elle se dirige vers une fenêtre.

Les escaliers respirent les encaustiques d'antan à la cire d'abeille. Le bois se fait souple dans la montée. Des semelles de crêpes aux crêpes noirs sur les visages blancs. Des couleurs bruyères, fougères, des marches légères afin d'aller plus loin en une seule respiration.

Les porteurs non chargés par la bière du matin apportent au petit jour des boîtes. Finie cette vie du petit homme et de la gentille femme. Les rideaux de plumetis se referment, la lumière de la chambre se pare de rouge comme les lanternes périgourdines. La maison sera close demain, désertée par la bonne chère... Le jeune homme arrive en courant, glisse sur le pavé humide. Il est trop tard, le convoi est parti. J'embrasse le carreau d'une lèvre humide, en signe d'adieu. Je vais m'asseoir, respirer longuement et enfin prendre mon petit-déjeuner.

Femme 1 (*allant se rasseoir*) : La voilà qui revient. On dirait qu'elle avance sur la pointe des pieds. Elle a une allure!

•

SÉQUENCE XI

Femme 3 : Elle a son foulard brides abattues, des gants blancs, son sac rempli de clefs, d'une peau de chamois, d'un flacon d'acétone, de parfum pour femme qui dort nue, des larmes artificielles, d'une paire de bas de rechange, de l'argent liquide attaché par une épingle de cravate, des bons d'achat, de l'aspirine et un objet transitionnel enveloppé dans du papier journal.

Femme 7 : Comment as-tu deviné ?

Femme 3 (*avec l'homme*) : Ce sont ses indispensables ! Un jour d'abandon, elle m'a invitée à pénétrer dans sa maison ou plutôt son sanctuaire. Là, se trouvaient comme dans une sacristie, des meubles qui renferment habituellement les chasubles des officiants, des manteaux taillés en biais doublés de fourrure blanche, des capes de cachemire et de soies peintes comme des variations sur le Saint-Suaire, des châles frangés... Des armoires vitrines, horizontales. Une peinture d'elle, nue. Dans chacune d'entre elles, sept correspondants à la semaine, elle y expose les tenues qu'elle portera, changeant, quelques éléments au gré de ses envies. Pour chaque paire de chaussures, le chiffon jaune, le cirage adéquat. Et un fauteuil qui l'accueille dans une combinaison de soie champagne. Chaque matin, elle reste quelquefois une heure avant de se décider, puis elle vide son sac et le range à nouveau...

•

SÉQUENCE XII

Femmes (ensemble) : Alors ce voyage ?

La voyageuse : De Bucarest, je pris la direction de Brasov... Un petit train aux sièges de bois, aux rideaux fleuris avec franges, s'arrêtant dans chaque gare... Monte une foule bigarrée de villageois. Les odeurs aussi ont des teintes... Des senteurs de fromage, d'ail, d'épices, des cris de volatiles enfermés dans des paniers en osiers, un vendeur ambulant de fleurs de jasmin rappelle l'Orient. Tout cela m'enivre et me fait sombrer dans la torpeur de cet été chaud et humide. À l'arrivée, une calèche noire et deux chevaux bais attendent. Le conducteur très fin habillé de blanc

a de longs cheveux bouclés, des yeux en amandes bleu perçant, son chapeau est brodé de figures de saintes assez impressionnantes ! Je lui montre une photo et nous voici partis pour les montagnes. Le silence n'est rompu que par le souffle des chevaux, le vent est absent, mettant tout en suspens, comme un accompagnement... Tout à coup la voiture s'arrête au bas d'un raidillon pavé. Chaque pierre est gravée des initiales des hommes morts durant la construction du nid d'aigle. Le chauffeur me signifie qu'il m'attend. Après une ascension périlleuse, je me trouve devant la petite chapelle recouverte de bois peints d'ex-voto. Une vieille dame assise sur une pierre m'ouvre la porte, les murs sont enduits de noir. Au milieu un cercueil en cristal de bohème enfermant le corps d'une jeune vierge vidée de son sang par la comtesse. Le couvercle creusé, épouse la forme des corps. Je m'y allonge à une brisure d'éclats de verre de la jeune fille. La respiration se calme, je reprends la station verticale. La vieille restée dans l'ombre verse sur le couvercle une eau parfumée à la menthe, referme la porte derrière moi.

Le jeune homme apparaît, danse, entraîne la voyageuse hors plateau.

La voyageuse : Sur chemin de retour un grand albatros m'accompagne, puis tout une armée d'oiseau de mer, chantant ma vertu retrouvée.

•

SÉQUENCE XIII

Femme 3 : Chaque dizaine sonne comme les coups du glas. L'entre-deux, une attente, avec cette idée permanente que l'on n'y arrivera pas. Échafaudage d'un plan, puis d'un autre et encore un autre. J'ai couvert les

artifices de feu ma mère, folle de mon père. Les couples vierges durent toute la vie... suspendue ! Tombent de la vigne de la tonnelle, les grappes de Bacchus dans la fontaine remplie de carpes achetées parce qu'elles sont muettes, encore plus que les autres poissons. Le silence prolonge l'existence surtout au cours des repas. La volière du couvent et ses logeuses, construite en amour avec saint François, rompt les silences, traduction musicale de l'amour qui les unit. Le mal est impalpable, les volatiles renferment les plaies des novices, les colombes gardent en pureté la blancheur des robes d'enfants. Le blanc devient gris sale, puis noir au moment où les paupières se ferment. Le visage verdit et, dans le froid du chœur de la petite chapelle, on enferme le petit corps rétréci à force de privations. Dans une cage de fer forgé, un linceul de plumes blanches qu'aucun souffle ne soulève, elle est morte sœur Espérance, le nom d'emprunt s'envole et c'est la petite Julie qui vient de partir. La mère pleure derrière le claustra.

•

SÉQUENCE XIV

L'homme (au public) : Dès qu'une chaise vieillie, je ne peux plus la regarder, je vois en détail tous les fondements qui se sont assis, quelquefois épuisés de lutter, et, qui m'ont fait vivre. Ils me servent les mots comme sur un plateau, une offrande, ils se sentent soulagés d'être libéré. Je n'ai rien voulu, rien choisi. L'on m'a traversé, ma distance qui n'était souvent que de l'ennui... Attirait. Maintenant cela me sert, ou plutôt, l'air de rien j'améliore le temps de l'autre, celui qui a peur de perdre un peu de raison.

SÉQUENCE XV

Femme 1 (*elle va à la fenêtre*) : Dans la rue légèrement en pente, les teintes mordorées de l'automne n'ont pas eu le temps d'apparaître, que le vent d'hiver s'engouffre déjà dans l'impasse. Elle sort de chez elle pour la énième fois de la journée, elle marche à petits pas comptés. Elle porte son grand manteau de laine, un grand chapeau bordé de fourrure bien enfoncé sur sa tête. Son cabas en faux croco, elle guette la chute des feuilles, les ramasse, sort un papier, un stylo, et les numérote avant de les mettre dans son sac, sous le regard inquiet et bienveillant des femmes seules, qui écartent leur rideau. Elle a gardé ses mules, ses bas tombant sur les chevilles. L'horizon rougit, elle rentre manger une soupe aux pâtes alphabet puis s'allonge sur le lit, la place d'à côté est libre depuis hier. Elle déverse sur elle les feuilles, chante tout doucement «Les Chemins de l'amour». (*elle chante*). La rue est calme. Le vent vient de s'arrêter tout est suspendu... Petite mère !

Femme 2 (*rejoignant sa fenêtre*) : Ah ! Vivement la sortie de l'hiver. Je suis tout engourdie, j'en ai assez de tout ce noir et de ce mauve, des bruyères, des chrysanthèmes, le gris, toujours du gris. Bienvenue aux primevères, aux jonquilles et autres narcisses. Vive les tailleurs rouges, les chapeaux, à large bord, les bijoux or à profusion, et dansez ! Derrière le cortège d'un enterrement de noirs. Tous ces cris mélangés aux pleurs ! Tout est chant ! Tout est musique, c'est être un peu à la Nouvelle Orléans, pendant le carnaval. La boîte à rythme est couverte par la fanfare. Des instruments en perles constituent les couronnes, la tombe serre est recouverte de phrases de la Bible qui apparaissent en filigrane à la tombée du jour. Un palais au cœur du ciel plombé.

Femme 3 (*rejoignant sa fenêtre*) : Bataillé au fond de la gorge, un voile de pudeur sur la maladie, enclenchée. Comme une couverture afin que le froid ne pénètre plus. Mais elle est là tapie, et je pars à l'aventure de ce côté-ci, de celui-là, nulle part, un face-à-face avec l'immobilité. Le plancher de bitume me brûle la plante des pieds. Adieu ! Un cri d'amour au monde. Dans le temple zen de mon rêve, les couleurs de l'autre versant des Alpes, azuré, plein des bacs des teintures de vie, d'où sortent des cerfs-volants, autant d'esprit qui s'envolent, retenus entre les haies par des fils. Les fines toiles colorées, dragons, papillons, hirondelles en trios, croiseront des galaxies, de petites météorites, des étoiles filantes... Étonnées.

Le jeune homme (*à l'adresse des femmes*) : À l'heure où le phénix sera épuisé, dispersez-moi au-dessus des vasques de teintures afin de vivre à nouveau en pièces d'étoffes, revêtant les déambulateurs de l'Orient. J'aime tant plonger dans l'eau froide, de longues brasses coulées. Le visage ruisselant d'eau, encore plus transparente. Les yeux fermés... Sortir de l'autre côté, effleurer le mur de céramique bleue au toucher si sensuel. Plus rien de ces immersions. La piscine a des limites. Maintenant, je pense à la mer et son immensité, son infinie circulaire. Cela me fait peur de traverser l'océan les paupières closes. Je pensais, enfant, que les salicornes étaient un animal, sorti d'une tapisserie au petit point, genre mante religieuse. Qui, se confondant avec les herbes, me faisait une couverture camouflage. Sur le matelas de boue qui empreinte ma peau, me repose, laissant apparaître mon corps en petits îlots. Un bout de front, la pointe du nez, le ballon du ventre et les pieds comme des râteaux, tracent des portées de musique sur la vase.

•

SÉQUENCE XVI

La voyageuse (*elle revient avec sa valise*) : Je me suis couchée à onze ans dans une coque de noix, bercée par un oiseau, tenu au ciel par des échelles de soie. Je viens juste d'émerger. Je ne savais pas que mes histoires étaient des rêves, le jour, la nuit, mes paysages sont les mêmes, un peu plus colorés pendant la trêve nocturne. Le lit d'osier s'est allongé, les branches sont devenues des rames et c'est une jonque qui me mène maintenant vers les sentiers, d'Orient... Je roule comme une perle. Les seuls bijoux que j'accepte de porter, ce sont des bracelets grain de riz qui éclatent avec les pieds gonflés et se répandent sur la chaussée glissante. J'aime ce bruit de cascade. Quelques bêtes à cornes vénérées s'accrochent au couffin, me promenant à travers le pays jusqu'aux confins du Kerala, me laissant dériver, me cognant aux berges des canaux. Le parfum des épices alterne avec les vapeurs de cendres, montant légèrement en l'air et retombant comme aspirées par l'eau du fleuve... L'éternité ne changera rien à mon amour pour la nonchalance. L'eau imprègne l'écharpe de mousseline jaune qui traîne et m'irrigue, la fraîcheur qui arrive autour du cou éveille mes paupières en sommeil. Un soleil rouge joue au yo-yo avec l'horizon, la mère est là. Au fil des rêves, la trame du filet se resserre. Si j'étais reine des flots, engloutie, les anémones me serviraient de couronnes, la tête dure comme de la pierre s'adoucirait, afin d'accueillir les coquillages. L'amour entre poissons trouverait refuge dans la cavité des yeux. Mes dents souriraient à toute la faune... Un peu d'abandon, jeté çà et là, nulle part, sur une terre ni amie ni ennemie. Comme ici devant vous.

Femme 2 : Étrange ! Possession.

Femmes 7, 2 et 3 : Ces histoires nous appartiennent-elles ?

-

ÉPILOGUE

L'homme : Elle a quitté ses vêtements qui la retenaient à l'adolescence, pour endosser une tenue qui correspondait à son âge ! disait-elle. Un habit du dimanche ou de circonstance, vous savez celui que l'on garde pour avoir l'air de quelque chose, au cas où ! Cette robe rouge en soie a traversé tous ses âges, tous ses désirs, Elle entra dans le monde des adultes, la veille de partir, oubliant délibérément l'attribut de ses voluptés passées.

Il chante un extrait de «The Plaint» d'Henry Purcell)

Laissons aux rêves leurs mises en scènes, aux malentendus leurs secrets, les désirs refoulés au plaisir de la curiosité.

-

La Somnambule

La somnambule entre dans la pièce par une ouverture au fond, directement sur le lit défait.

Elle : J'étais sortie prendre l'air au milieu de ma nuit. Il faut une bonne colonne vertébrale pour serpenter sur les toits. Mes bras me servent de balancier, quand les vents tourbillonnants me font valser. L'air s'insinue sous la plante des pieds au risque de me faire voltiger. Les ardoises détachées serviraient de toboggan, funeste manège pour un futur trépassé... Heureusement, l'église est entourée de parterres d'hortensias boule de neige et de genêts, la terre meuble, recouverte de fèves de cacao, amortirait la chute... Le facteur un jour, a glissé sous ma porte une branche séchée, tombée d'un arbre généalogique, chaque feuille était timbrée avec des images de vitraux. En la touchant, elle est tombée en poussière, ne laissant que les petites images que je ramassai avec des pinces. Depuis, mes nuits ne sont plus les mêmes... Une voix à la fois douce, stridente, pointue comme des ultrasons est arrivée au seuil de mes pavillons. Elle est là, au milieu de discussions en sourdine, suspendue au fil du rasoir, de vos bouches décousues, de vos rires nerveux, quand la lumière descend juste avant la levée du voile. Vous êtes arrivé à temps, au secours de mon « confort » nocturne, comme une invitation...

J'aurai dû avoir une vie miraculeuse, et j'en ai gagné des médailles du temps de ma virginité... J'étais coureuse, j'avais les jambes pour, une gazelle égarée en Basse-Bretagne... ce qui inspirait le respect... presque une adoration...

Mon mutisme les fascinait. J'étais présentée comme la fille de toutes les situations, future irréprochable, disaient-ils ! Comme une récompense médaillée pour le fils à peine sorti de l'adolescence et qui regardait en l'air quand on insistait. Je ne faisais aucune promesse... Un matin, j'ai balancé sur la table du petit-déjeuner, le top, le short, les pointes, et je n'ai plus rien assuré du tout...

Je suis devenue à leurs yeux, faillible, énigmatique, inconstante, susceptible, et j'en passe ! Bas les regards croisés quand j'allais chercher le pain. Ils voulaient se laver les yeux à la source où je me baignais à l'aube, ils auraient aimé que j'aie une vocation pour que le village ait un sanctuaire. Moi pauvre statue de sel, icône pauvre du square, je fondais pour le sauteur de haies du couloir de la piste en cendrée. Déjà, le fait de lui parler aurait tué le désir, j'imaginai juste ses lèvres carmines courir sur mon cou, ses doigts filant doucement le long des caoutchoucs de mes culottes Petit Bateau taille 34, depuis je porte les mêmes... Grosse déception ! Lui aussi était une gazelle, une biche pas du tout effarouchée, et qui disparaissait après la course du dimanche, dans les bosquets du parc, qui borde le stade... Toutes les occupations de ma vie ne sont faites que pour tromper la mort. Le champignon va nous cueillir. Sonnez trompettes. En retombant, les particules fines avaleront les flammes, ne nous faisant jamais atteindre la Pentecôte. Tant mieux... Finis les déjeuners et les signes de croix qui les accompagnent et les chants des Chœurs de l'Armée rouge, tout cela en même temps ! Invivable...

Je suis ambidextre : « Tu fais tout à l'envers », disait ma génitrice. Je l'ai provoquée en allant devant le portrait de Lénine me signer n'importe comment ! Indignation de ma mère et rires joyeux du paternel... Mon père quand il s'ennuyait, jouait avec des osselets ou des oranges sanguines, pendant que ma mère faisait au crochet des tapis d'autel. Il mangeait un Babybel et avec l'enveloppe se faisait un nez de clown, rêvait de cadavres de cartes à jouer pour tapis vert, loin de la baie des Anges et des lueurs suicidaires du jour...

La pâleur de mon teint n'est pas de poudre, mais défait plutôt des fatigues de mes nuits blanches à errer sur les toits, chatte parmi les chattes. Je suis sans croyance, mais pas sans spiritualité...

La seule fois où je suis allée à la messe, c'était pour voir la foi pour profession, et des laïcs la profession de foi. Il suffisait de traverser la rue. Il

fallait choisir l'église ou le bistrot ! Alors rien, ni l'un ni l'autre. Il y a eu la communion, la file d'attente, je voulais voir de plus près l'officiant paré d'or. Il a pris l'hostie entre ses doigts. Les rayons du soleil dans les vitraux ont percé et enflammé le corps du Christ.

J'ai quitté l'église en courant rejoindre mon père au bistrot, qui trinquait avec ses copains cocos, pour eux pas question de mettre les pieds dans un lieu de culte. Premier verre de vin pour oublier, ce n'était pas le sang de Jésus, mais une horrible piquette à réveiller un mort. Ma naïveté s'est enfuie, je ne savais pas encore que je serais éprise de liberté et de libres-pensées.

Elle s'endort. Un homme rentre sur le plateau un sac de sable à la main le déverse autour d'elle. Cela la sort de sa léthargie.

Elle : Qui êtes-vous ?

Lui : Je suis né d'une bulle d'eau déversant son fardeau au cours d'une grève, fruit des amours contrariés d'une fleur au fusil et d'un canard boiteux aux cheveux de jais. Je mourrai dans une mare de sang, dilué dans les eaux souterraines, sous l'asphalte qui recouvre le remblai. Les fossiles de couteaux vidés de leur substance ont formé des canalisations... Elle est folle la course des miroirs d'argent sur l'océan, nageant à tire d'ailerons vers le couchant, rechargeant leurs batteries d'écailles, avant la longue nuit d'amour des corps souples rougissant sous l'effet de la tiédeur des mers chaudes.

La goélette aux ailes de toile blanche caressées par les embruns, calypso sur la mer... Les pieds qui claquent dans les flaques d'eau écla-boussent mon malheur. Les grains de sable gorgés d'eau massent mes chevilles, les petites billes s'immiscent partout, dans les plus petits recoins. Là où la main de l'homme hésite, le minuscule galet s'invite. Dans

le labyrinthe des ajoncs, les jambes, les mollets, les chevilles sont lacérés, fouettés, les branches pleines d'épines giflent mon corps liane. Des premières étreintes teintées de mortification. L'on m'a entretenu dans une optique d'amour, dans le face-à-main le reflet infini d'une beauté tuante me rappelle les volutes capillaires de l'homme sur l'écran à traverser, sans se brûler les ailes du désir. Mes amours se sont déplacés au gré des déviations de courants, le pêcheur italien en slip de bain de dos face à la mer sans marée, s'enlevant une épine d'oursin sous la plante des pieds. La photo est en noir et blanc, un peu jaunie et crantée. Brûlantes mes lèvres sur le papier glacé, apaisant la douleur.

Elle: Ça suffit, j'en ai assez entendu. Les poupées de foire, gagnées à des stands de tire, atterrissent sur des lits de grands-mères, dans des robes colorées, cousues main par des prisonniers frustes, aux doigts de fée. Constellations... Évasions. Ils sont si beaux qu'ils font trembler mes nuits. Le parc est allumé pour la fête. La silhouette apparaît en fourreau noir constellé de cabochons multicolores. La chanteuse à une vie éphémère, après le don en chanson de son organe exceptionnel, elle s'évanouit derrière les pendrillons, et nous, nous repartons avec notre émotion et nos illusions. Le corps de celluloïd sent bon. J'aime prendre cet enfant calme aux cils battants, je souffle sur ses yeux de porcelaine et ses paupières se ferment. Je suis seule, noyée dans un océan de larmes sèches...

Elle, retombe dans le sommeil.

Lui : Hello ! Vous êtes là, je ne vous entends plus, tout va bien ? Restez avec nous ! Des seaux j'en ai à revendre, ils me remparent dans mes replis d'enfance. Des châteaux à reconstruire en permanence, balayés par une vague. Des maisons que l'on range en empilant la fin des vacances dans des valises lourdes des souvenirs. Un dernier petit tour sur la plage,

les algues entourent les mollets de coq de mon petit corps... Là, maintenant être rayé du paysage, effacer l'image du tableau, ne restant que le cadre blanc, vide, accroché à une branche du pin parasol épouvantail à mouettes... Il me prend l'envie de marcher sur les flots, et hébété, revenir m'ensevelir dans le sable chaud, m'enveloppant, chercher l'humidité... Personne ne me couvre, ne m'embrasse sur le front. Je ramène la couverture de goémons sur moi, saoulé par l'air marin. Finir là... pour le temps qui reste !

Il va près de l'ouverture.

Elle : Approche ! Approche, viens visiter le rectangle de ma déraison charmant siren, fais attention en marchant sur le plancher, aux écailles... Viens, fils de souffrance, illumine mon aurore... Ne me tourmente pas ! Fais surgir du passé le brin d'herbe du désir. Accomplis-moi, compte avec moi les heures qui nous séparent du jour. Il n'y a personne au-dessus de nos têtes pour nous fabriquer un idéal. Fais-moi la danse de l'hippocampe !

Lui : Je suis comme les belles horizontales. Je ne pense pas que cela soit possible pour moi de danser à la verticale entre deux eaux ! Mes oreilles ne sont pas des hélices. Je suis fils du sable, pas du tout terre à terre, un peu excentrique certes. Je lève l'ancre pour un oui, pour un non ! Les anneaux de votre mémoire nous lient sans pouvoir nous détacher, je ne suis pas magicien. Un simple personnage surgit de votre imagination.

Elle : Alors rien n'est impossible !

Ils'allonge, la tête au bord du lit.

Lui : J'adore avoir le menton au bord d'un déversoir, le regard portant loin, du vertige au-dessus des chutes, les doigts accrochés à la roche, comme un mollusque sans toit, remuant sans cesse afin d'éviter la morsure des prédateurs, surgissant d'un vol plané, d'un jet d'encre, d'une ronde infernale où la piqûre des serres acérées d'un aigle à deux têtes sorti d'une bande dessinée m'achèverait.

L'échelle de lierre grim pant à portée de ma main me sauvera et j'irai nicher dans une cavité recouverte de coquilles d'huîtres ; abat-jour nacré. Mes plantes de pieds saignent, le sel brûle mes plaies ouvertes.

Elle : Je vais vous soigner, je vous apporterais un baume... du cœur. Mais pour l'instant, allez me chercher des aiguilles à tricoter les herbes folles, que je fabrique un filet aux mailles serrées, afin que la poésie ne s'échappe pas... Et des étoiles de mer que je mettrai sous mes oreillers.

elle s'adresse au public

Vous entrez dans ma chambre où la chair se fait absente. Pourtant, coucher avec un homme ou plusieurs ne me posait pas de problèmes. C'est très loin de l'amour et de tous ses fatras. Je garde les vieux draps en lin brodés souillés, sous mon lit, pliés dans le sens du désordre des ébats... Quand je ferme les yeux, il y a toute une symphonie de couleurs, j'attends que mon corps se détende et cela devient sombre, presque noir avec quelques filaments blancs et puis plus rien. Je regrette qu'il n'y ait plus de fin de programme à la télévision, j'aimais bien le dernier saute-mouton et la voix douce qui accompagnait ces images...

Je confonds la nuit éternelle et le jour perpétuel. Vous ne trouvez pas que le silence est plus bavard que tous les contes peuplés de démons, d'armées de couteaux, de ciseaux en suspension au-dessus de berceaux, de figures habillées de haillons, de lambeaux de tulle, de marionnettes

noires au théâtre d'ombres, une musique de tableau de clefs secouées, agitées de cliquetis de cadenas, de vocalises de fous, on voudrait coudre leurs bouches... Moi ! Je suis la reine de ma nuit.

Il essaye de repartir par l'ouverture.

Reviens, reviens !

Lui : Vous piétinez mon repos, vous infiltrerez ma vie souterraine, la maison de mes secrets... Je suis plein de sources d'histoires intarissables, je les invente au fur et à mesure de mes pas mesurés. Je frappe le cordon-bleu sur le bitume, la corde royale torsadée sur le sable. Comme un serpent avant d'embarquer pour les six terres, perdu au milieu de vos deux hémisphères... Je me retire...

Elle (au public) : J'ai décidé d'habiter cette pièce, la seule sans fardeau, mais pas sans passé. Elle est remplie des histoires de génération en génération jamais réglées. Les enterrements se succèdent sans que personne ne lève le voile sur les idées noires. Certaines nuits, je soliloque, je m'incarne en serpentant sur les toits pentus comme un fildefériste sans conscience du danger, mais que l'absence temporaire guide à l'aveugle... Je vous regarde comme un tableau de famille, une photo de classe... Vous avez remarqué, on ne convoque jamais le photographe pour une cérémonie funèbre. Imaginez la pose sur les marches, avec le cercueil au centre, tous prenant la pose. Attention, personne ne bouge, le petit oiseau va sortir... impossible... déplacé. Je vous habille, vous enveloppe, vous nourris, vous gave de mots, un flot de paroles, je n'ai que cette arme pour soigner ma timidité... m'interrompre, c'est me condamner à graver mon sillon dans le marbre froid du silence.

Comment perdre sa virginité sans perdre la face ? Le premier venu fera l'affaire. Mais pour autant, est-ce que ce sera un bon amant ? Là, à ce moment-là, on ne le sait pas. Ce sera beaucoup plus tard.

s'adressant à l'homme

Attention, la mer va arriver au grand galop !

Il va à l'ouverture

Lui : L'air n'a pas changé... je ne vois rien arriver. Dites-moi : vous l'aimez comment ? Très frais à enserrer ses bras autour de la taille en tirant sur les manches du pull ? Avec un soupçon de chaleur évanouie ? Étouffant, rempli des sons du muezzin et qui laisse après son passage une fine pellicule rouge au parfum de paprika et de piments ? Courant, ou stagnant au-dessus de nos têtes comme une chape de plomb ?

Elle ne répond pas.

Hein, dites, comment vous l'aimez cet air ?

Elle ne dit toujours rien.

J'écume...

Il va pour repartir

Elle : Attends, ne fuis pas, ne repars pas courir à perdre haleine sur les anneaux de Saturne ! Et finir comme une statue molle...

Elle s'adressant au public

Elle : Le flux rouge est devenu absent. Depuis, j'aime les couchers de

soleil, le cercle rouge chatouillant la cime des arbres avant le plongeon dans l'océan. Je reste perchée là, à retarder le moment du grand noir... Je les aime comme cela les courants d'air. Rapides et contrariants, subits comme une main devant les yeux. Violents au point que ma jupe se soulève... s'insinuant partout et provoquant comme des turbulences... Ils ressemblent à des bébés joufflus perchés sur les nuages... rigolant bien de ce qu'ils provoquent ! Comme si j'avais besoin de cela pour être déstabilisée, agitée ! Les chérubins ne sont pas forcément des anges !

Lui : J'aime me rouler d'aise comme un chien fou qui se secoue après un bon bain... Puisque le temps est suspendu à une réponse du ciel, pourquoi le passer à essayer de le perdre ? Je brise toutes les montres que l'on m'offre, je les ensevelis... je veux garder mes poignets libres d'entourer une taille, caresser une nuque. Me servant de mes doigts comme un peigne, rectifiant une mèche, massant un dos après l'effort... heureusement, je n'ai jamais entendu : « Arrête, tu perds ton temps ».

Elle : Ne soyons pas trop proches. N'essayez pas de me fourvoyer. Arriveriez-vous à me tirer d'affaire ? À chasser mes vieux démons ? À être un calmant, une béquille, un onguent ? J'en doute ! Mais... sait-on jamais ? C'est un supplice de longer la plage, entre le sable et l'océan, un long filet d'écume relie le ponton à la vigie au bout de l'arc, je suis comme une Ariane, les marques de mes pieds sont effacées par l'eau qui arrive et se retire, et je suis obligée de revenir au point de départ et de recommencer. J'attends que la mer soit d'huile, faire couler mes yeux pour irriguer l'étendue blanche et fine où aucune fleur ne pousse, seuls des jeux de bulles de mollusques qui éclatent à la surface à marée montante, la plage diminue effaçant toute trace de vie humaine, un repos de douze heures. J'aime le mot grève, lieu de naufrages, de morts violentes, mais aussi de terre promise pour des va-nu-pieds, plein d'espérance en une terre d'abondance qui les ancrera dans le monde des hommes bons.

Il se tient toujours derrière elle

Lui : L'immensité du vide est à la densité de mes blessures vécues. Les mots d'amour : « Débarrasse-moi le plancher ; débarrasse la table, arrête d'être dans mes jupes, arrête d'être dans les places. »

Le refuge ? Le sable du jardin d'enfants. Mes cils sont longs comme les vaches, on dirait qu'ils sont maquillés, et contrastent avec mes cheveux blonds bouclés. Je regarde droit dans les yeux des adultes. Une institutrice m'a dit : « Un jour, vous ferez mouche avec vos paupières carnivores ». Larmes sucs qui distillent l'émotion, et donnent la chair de poule.

La mer déverse sur le rivage des tonnes de crinières brunes, ramassées à la fourche et transportées dans des carrioles tirées par des chevaux. Un jour, j'ai grimpé sur une charrette et me suis jeté dans le goémon. Le lit le plus reposant de ma vie.

Elle : Des endormissements de l'automne aux sursauts du printemps, la lassitude se fait plus pesante. Les brumes sous mon crâne deviennent éternelles, baignant mes yeux d'un vague languissant. Viennent mourir au bord de mes paupières des gouttes de larmes. Je ne suis pécheresse d'aucune faute. Digne, toujours...

Hélas ! Ce matin, tout à goût de cendres.

Lui : La mer est rayée d'écume blanche. Courants froids... chauds... Vague souvenir de mon nez au milieu de cheveux, sans pantalon baisé. Les corps nus, cétacés de la terre... Ferme, langoureuse plainte du souffle. Mon air creuse des sillons, sépare les mèches de cette chère tête. De dos, je devine les paupières qui s'ouvrent et se ferment, jusqu'à l'abandon. Là, dans les marais, les rayons du soleil frappent les dos brûlés, le tissu des vêtements part en lambeaux. Ah ! Lécher l'épiderme du paludier aux cheveux argentés. Il chante le lointain, la perte de vue, l'at-

tente... Dans l'obscurité, les tas de sel blancs sont autant de phares pour les goélands...

Elle : Une nuit, un jour, puis une nouvelle nuit avec la peur que mes dents se déchaussent. Le sommeil est venu aux premières lueurs du jour sans que mes gencives saignent. Est-ce la fatigue, la clarté éclaire l'armoire en bois clair et tendre, ou je ne sais quoi ? L'humidité de l'œil ? J'ai vu les portes sortir de leurs gonds et m'envelopper, refermées sur moi à jamais cachetée... J'ai sauté de mon lit, dévalé les escaliers. Le temps d'arriver au rez-de-chaussée, l'image avait disparue. Je restais un moment là, assise sur la dernière marche, criant en silence... Pour me calmer, je fais glisser mes mains, sur la poitrine, elles longent le ventre, se séparent au nombril, puis se posent délicatement de chaque côté du pubis... Engourdis, alanguies, puis endormies, les images se noircissent... Une vie tendue et des amitiés poudre aux yeux. Des courses dans des champs d'un bleu intense, zigzaguant jusqu'à tomber la tête la première, respirant à pleins poumons, je pleure et récupère l'eau, colorée de bleuets, bordés de reconnaissance... Cette nuit, la mer au loin avait cette même couleur marine...

Lui : La passion pour les monochromes je comprends, s'enfoncer dans la toile, scruter la moindre trace de lumière comme si la lame du couteau avait percé la couche de peinture, et le maître venir respirer à la surface effrayée par ces élans créatifs. Le fou sautant aux chaussures à pointes gravit la tour lumineuse, afin de délivrer la reine chantante, empêtrée dans sa robe à lacets. Pour une escapade avec des amants, pions noirs, surfant sur l'écume blanche, le nez au vent...

Entre vos rectangles blancs et mes carrés de fleurs bleues, nous ferions un beau damier. Mats et pâles en même temps, échec après échec, nous avancerions parcelle après parcelle sans se croiser, cela porte malheur ;

se rencontrant de temps en temps pour alimenter un petit feu, petites brindilles aux doigts de soufre. Nous sommes prêts à nous enflammer pour un rien, un tout petit rien, qui nous sauverait de la vie catastrophe...

Elle (*marchant sur son lit*) : Arrêtez ! Pas vous, vous n'êtes ni vivant ni mort, tout au plus une chimère. Depuis que le rond de farine et d'eau s'est enflammé, je vis avec l'idée qu'il n'y a rien au-dessus... Cela suffit de me les briser par votre seule présence, vous êtes prétentieux d'imaginer que vous êtes une réincarnation. À mes yeux, vous n'êtes rien ! Ce sont les personnes ici présentes qui me sauvent je suis sensible à la haute fréquence, pas au simulacre d'une fausse fréquentation.

Lui : C'est vous qui m'avez fait vivre... Et maintenant, je tourne en rond au milieu des images de vos rêves. Les figures émaillées des parents morts au combat de l'argent, de la survie pour que vous ne manquiez de rien, ne plus jamais avoir faim. Vous n'avez jamais eu d'animaux domestiques, puisqu'ils auraient pu finir à la casserole de la famine ou conservés dans des bocaux remplis de formol, rangés sur des étagères, entre les confitures et les haricots verts...

Plus le soleil se rapproche de sa fonte, et plus vous avez peur que les convives ne viennent pas. La ville vacarme est de l'autre côté.

Une seule fois, vous vous y êtes rendue, à la tombée de la nuit. Vous vous êtes perdue dans le dédale des enseignes fluorescentes, rebroussant chemin à grand-peine, courant en entendant l'appel du dernier bac... vont-ils franchir sans encombre le bras de mer qui entoure la lande de terre où vous demeurez sans bruits, vivant de fureurs intérieures... la table est dressée sans que jamais personne ne prenne place... les nappes et les serviettes jaunissent et les couverts d'argent noircissent...

Elle : Je suis comme les enfants, fatiguée au milieu de la fête. Je vais un peu m'étendre, j'aime dormir en entendant les bruits des adultes (au public) : s'il vous plaît, chuchotez ! La vie est tout autour de moi sans me toucher. Je vais affronter la nuit qui s'étend comme un linceul...

Lui : À l'heure et à la minute près où le soleil va s'effondrer, où la chaleur se couvre d'une traînée de fraîcheur, je vais me délasser et vous délester de ma présence. Le long ruban qui déroule les rêves comme une pelote a raison de vos nerfs d'acier, fissurés par la fatigue. J'ai lutté pour que vous ne vous enfonciez pas, passager du vent et de la pluie, mais je ne peux rien retenir, et vos nuits d'Orphée habitées par le chant des cordes de l'humeur fissurent un peu plus votre entendement. Allez, venez et étendez-vous sur votre lit. Ne retournez pas sur la plage d'hosties refroidies où la prochaine marée vous aurait engloutie, brisée comme une bouteille de verre... L'eau salée effacerait l'encre bleu nuit sur le testament. Effacez mes traits d'un coup de brosse sur le tableau noir de vos nuits blanches...

Elle : Le jour se lève, partez, je ne veux pas que vous me voyiez blêmir. Je ne veux pas d'une main qui m'aide à signer au bas d'un parchemin la fin de mon histoire vécue...

(il sort par la fenêtre).

*

Histoires de wagons
Réelles ou imaginaires

Arrivée et installation du contrôleur. Il s'adresse au public

Le contrôleur : Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, le train à destination du Mont d'éternité va partir. Il desservira les gares du Lac d'indifférence, du Bord de mer tourmentée, du Bois profond, du Fleuve d'incompréhension, du Ruisseau des passions, et enfin son terminus.

Heure d'arrivée prévue... dépendant des aléas. Arrêt en pleine campagne pour convenance du conducteur de la loco. Déclenchement d'une alarme par un voyageur pris d'une crise d'angoisse. Traversée d'un troupeau de bovidés non-sacrés. De la voie envahie par les flots...

Le wagon-restaurant est fermé en raison d'une grève du service de blanchisserie. De la non-livraison des fleurs, qui ornent les tables. Du renvoi des caisses de vin qui nous sont arrivées toutes vides. Enfin le nouvel uniforme des serveurs est en cours de fabrication.

Pour le confort de tous, je vous invite à parler le moins fort possible, à bon escient, et de sujet le moins intime possible qui pourrait choquer.

Je vous souhaite néanmoins un bon voyage en notre compagnie. Prochaine gare d'arrêt : Lac d'indifférence¹.

Le contrôleur signale le départ par un coup de sifflet.

Le voyageur perpétuel (assis, s'adressant au public) : J'aime les odeurs des couloirs d'accès à la gare. En un court laps de temps, on passe de la senteur la plus âcre à celle des parfums des voyageurs ; tous ces flacons avec valises, et puis celles qui viennent de contrées au-delà des frontières, même les vents d'altitude des Alpes ou des Pyrénées n'ont altéré

¹ - Les noms des gares sont inspirées de *La Carte du Tendre*.

leur force évocatrice. Les Italiens sentent la semoule, les Espagnols les encornets frits dans l'huile, les Portugais la saucisse sèche et le liège, les Suisses ne sentent rien, ceux des Anglais sont lavés par le roulis de la Manche, les Belges sentent la bonne humeur du houblon...

Puis cette odeur de parfum capiteux traînant de la chambre à la salle de bains. L'impression de sa nudité sans jamais la voir. Il n'y avait pas beaucoup de paroles entre ma mère et moi. Le seul attachement visible et qui en disait long, c'était ces baisers appuyés sur la joue opposée au regard du père. Une caresse de profil à profil plus ou moins longue. Sur le quai d'une gare, à un abribus, au bout du jardin, là sur le perron, ou les matins d'hiver, sur le seuil de la porte de la chambre... À l'aurore natale, ou au crépuscule de l'après-midi, la petite nuit avant l'étoilée. Ce petit moment de repos régénérant, une absence au monde bienfaitrice. Cela restera gravé comme sur une pieuse image, portée autour du cou, avec une chaîne à fines mailles, un lien qu'aucune passion nouvelle ne viendra enlever, même dans le feu de l'action.

Il se lève et regarde, le nez collé à la fenêtre du compartiment voisin. Parle en prenant à témoin les spectateurs.

Elles sont amies, peut-être sœurs, banales, pas laides non plus. Pas attirantes en tout cas. C'est le jeune homme installé plus loin, au physique intéressant et qui me rappelle Théorème qui m'attire, je le garde en réserve pour plus tard. Sont-elles en partance ? En revenir ? Pas en devenir en tout cas au vu de la tristesse sur leurs visages. Je lis sur leurs lèvres et c'est sérieux, cela a l'air très sérieux ? Il vient vers notre compartiment, il en a peut-être assez de les entendre. Non ! il va aux toilettes...

L'horizon n'en finit pas de se dérouler, comme un fil à plomb, le marquant d'une fine traînée bleue. Le rideau du ciel tombe dans la mer, en

diagonale, comme un morceau de fer gris, recouvert de feuilles d'or se rafraîchissant au fin fond de la terre. La mer est comme un niveau, pleine de bulles, les bateaux cherchent l'équilibre permanent, le train lui va toujours tout droit.

C'est une expression bizarre : à vol d'oiseau, non ? La bête humaine, à grande vitesse, est plus légère qu'un passereau. Le sifflet du départ, le chant de l'homme-oiseau à la casquette grise, l'humain bête celui qui rit qui a mal et qui disparaît là-bas au bout du quai, comme après une longue fatigue de courses dans les sous-bois sans ramage ni plumage, juste des traverses en bois, du métal et des éclats de feu.

Le contrôleur : Nous arrivons en gare du Lac d'indifférence. Une minute d'arrêt. Tout regard suspecté de connivence sera sanctionné par un tour du lac les yeux équipés d'oculaires.

Monte la femme à la valise qui vient vers le jeune homme.

Le contrôleur : Le train va partir attention à la fermeture automatique des portières, attention au départ. Prochain arrêt : Bord de mer tourmentée.

La femme (phobique, très agitée) : Avez-vous vu le contrôleur ? Il faut absolument que je me présente à lui tout de suite afin que ma mise et l'état de ma valise ne lui fassent pas penser que j'ai été abandonnée et qu'il me fasse exploser. Si je le trouve, il pourra, j'espère, me conter une histoire qui me fasse rire, les portes pourront ainsi se refermer sans que je pense à l'idée que je ne pourrai sortir avant le prochain arrêt. Aujourd'hui j'ai pris une option sur la vie à contre-pied de mes règlements, sans descendre et donc sans remonter, non plus. Un agrément contre le poids d'évènements que je m'inflige. Je devrais dire plutôt de non-évènements.

Ma vie d'habitude commence à 7 heures et finit à 8 h 45. Le reste du temps, j'attends... J'entends les trains. Je me dis : « Tiens le 8 h 47 a du retard ! Tout va être décalé... ». Ah ! être décalé ! J'en ai rêvé, je ne peux pas... Et si je me perdais complètement ! L'envie, oui l'envie. Et puis l'idée du désastre annoncé en même temps. Je prends le train, ce train-là une fois par an en congé de mes habitudes. C'est l'immobilité qui roule. Qui me mène et me ramène, c'est la seule fois où mon temps quotidien s'étire agréablement. Cela me permet de tenir tous les autres jours que Dieu fait. Je le dis, mais je n'y crois pas... À quoi se rattacher nous autres les athées oh ! grâce à Dieu comme dit la chanson ! Cela me remet sur les rails, si je peux me permettre !

Au fait, je me présente, moi c'est Marie ! Petite, on me nommait « l'éclipse » parce que je disparaissais sans bruit, je ne disais jamais au revoir. Il ne faudrait jamais dépasser l'âge de deux ans. Jusque-là vous êtes adorable, aux yeux de tous. Après la méchanceté s'installe. De gentille et douce on devient une petite peste, et l'on n'a qu'une envie vous tirer sur les couettes, instruments de torture, lentement et minutieusement tressées par une mère aimante, qui alterne nœuds, rubans et perles qui deviendront comme un fléau.

Elle s'assoit en face de l'homme.

Il vaut mieux être un sans-abri des villes ou des champs ?

Le voyageur perpétuel : Pourquoi, il y a une différence ?

La femme : Oui, l'odeur. J'ai toujours eu un peu peur que l'on me coupe l'herbe sous les pieds. Fauché, avant les fenaisons, privée du parfum du foin qui s'étale comme un drap sur le pré. À peine s'est-on habitué, qu'ils

y mettent le feu. On passe du vert au jaune jusqu'au noir, en une fraction de saison.

Lui : Terre brûlée, vie gâchée !

Elle (regardant au-dehors) : On dirait de la pluie !... Oui, c'est de la pluie !... Le vent a rapproché en rafale les jets d'eau, directement venus du seul nuage dans le ciel et termine sa course dans une coupe de verre, entre les mains d'une femme égarée, pour des amours en vase clos, des après-midi de bulles enfermées dans du cristal, dans des boudoirs cramoisis où reposent des corps alanguis.

Un jour, j'ai piétiné ma robe blanche et l'amour tant espéré est parti en lambeaux, pour moi, et en voiture rapide pour lui, avec un homme comme vous. Que voulez-vous je ne lui suis jamais apparue avec cette soudaine évidence... J'étais alors en réserve, avant que cela arrive, et c'est arrivé un matin très clair en rentrant d'une nuit d'enterrement de vie de garçon, pour finir dans les bras de sa vision là près des blés, il avait l'allure rayonnante comme un soleil. Il y a bien longtemps que l'on ne m'offre plus de colliers de pépins de melon peints avec du vernis à ongles. La dernière fois c'était un jeune garçon qui m'a trouvée sur son chemin, et qui me l'a donné alors qu'il était destiné à sa mère. Qu'est-il devenu ? Quelles amours, quelles épreuves a-t-il traversées ? Quels chemins de traverse a-t-il pris pour se construire ? Est-il vivant ou mort ? Recherché ? Heureux au point de s'ennuyer ? Je ne le saurai sans doute jamais, et il m'habite, tout son être est en moi, comme un amour parfait ! Invisible et mortel.

Elle regarde au-dessus du public.

Quelles sont ces silhouettes qui passent au loin avec de grandes boîtes noires sur le dos ?

Lui : Voyons cela ! Mais cela ressemble à un orchestre ! Et même de contrebasses. Y aurait-il un concert en plein air ? Une fête des champs ? Une procession ! C'est curieux ! On se croirait dans le septième sceau.

Ils se taisent un petit moment le regard figé vers la scène.

Elle : Vous avez déjà vu des grands nénuphars, vous savez ceux sur lesquels on peut poser un corps sans qu'ils s'enfoncent dans l'eau ?

Lui : Oui, en Amérique du Sud.

Elle : J'espère qu'il y en aura là où je vais, j'aimerais tant m'allonger dessus et dormir comme sur un matelas d'eau. Puis le grand saut ! Oui le grand saut !

Elle change de wagon. Le voyageur perpétuel raconte une histoire vécue au public.

Le voyageur perpétuel : Elle était plongée dans un livre dont le titre, la couverture à eux seuls couvre toute l'étendue de la romance rose. Une déferlante de phrases qui n'ont de sens que dans la chute finale : un long baiser mi-chaste mi-chaud. La moindre intervention ou plutôt irruption d'un de ces enfants, dans cette plongée littéraire, la dérange au point de gifler le plus jeune de ses garçons, à la fin de chaque chapitre, un moyen comme un autre que le silence se fasse. J'ai failli intervenir, mais au moment où j'allais le faire, elle referma son livre, prit le petit blond sur ses genoux, et il s'endormit la tête dans la poitrine de sa mère, nourricière avortée, aux yeux constellés d'étoiles, de tapis volants, d'embarquement pour Cythère.

De verrou tiré dans la journée, rêvant de chaudes après-midi. Une dérive

de l'esprit pour un corps à corps impossible. Surtout ne dérangez jamais une personne romantique qui lit un roman de gare.

Le contrôleur : Dans quelques instants nous arriverons en gare du Bord de mer tourmentée, une minute d'arrêt. Lors de vos promenades faites attention aux baignoires invisibles qui risquent de vous engloutir totalement. Prochain arrêt : Bois profond.

Montent les deux femmes pèlerins de retour de Saint-Jacques-de-Compostelle.

La première femme : Enfin un siège confortable ! J'en avais assez de ces bancs de bois, de ces lits durs, de ces réfectoires bruyants, de ces discussions qui me rappelaient les potins du marché dans mon quartier. Les incantations avec des voix fausses. Cette absolue nécessité de prier n'importe où. Je me demande même si les voiles de chaleur dans le ciel n'étaient pas des apparitions ! Certains voyaient même des formes humaines dans les cumulus/suaires, du déluge quelquefois, puis du soleil, la certitude que le bon Dieu battait sa femme, que chaque arbre n'accueillait pas une sainte, encore heureux que la malédiction ne nous soit pas tombée dessus, on n'a pas vu de corbeaux, de chats noirs, pas d'échelles à franchir, juste des petites rivières sans créatures frétilantes, des vaches oui mais elles ne sont pas annonciatrices de catastrophes, elles. Et cet étouffant nuage d'encens à la fin. L'encensoir se balance tellement vite que j'avais peur qu'il se décroche. Et toute cette fausse dévotion, j'avais envie de silence et pas de toute cette hystérie...

La deuxième femme : Moi ce que j'ai préféré dans ce voyage, c'est la visite à la fabrique de céramique. Tu te rappelles cette soupière avec le couvercle en forme de feuilles d'artichaut ? Là au milieu de l'atelier, c'était d'un kitch magnifique, mais tu imagines au milieu de ma table de

salle à manger sur une toile cirée, affreux ! Et toutes ces coquilles vides au bout d'un bâton ! Cela virait à l'obsession. Qu'est-ce que je n'aurais pas donné pour une poêlée de Saint-Jacques revenue dans le beurre salé avec un bon verre de muscadet ? Mais non, une bouffe de carême nous attendait dans chaque gîte !

Et ma coupe de cheveux ! Pratique m'a dit ma coiffeuse, oui mais moche, et je me suis laissée faire, de toute façon je ne suis jamais satisfaite. Maintenant se coiffer le matin et défaire ses cheveux le soir avant de se coucher c'est fini, j'ai fait ma vie et l'absence la défait, les garder longs c'était, même pendant le mariage un lien avec notre rencontre la jeunesse éternelle, maintenant avec mes cheveux courts je suis une femme pour rien... (*elle enchaîne*) ... Je ne sais pas quoi choisir comme tissu pour mes doubles rideaux, mon dessus-de-lit, pour mes assises de canapé et fauteuils du salon !

Je vais me séparer de la couche conjugale, ne plus jamais coucher dans le lit du mariage. En choisir un à une place, un divan pour accueillir mes cauchemars, un drap blanc jeté rapidement comme pour recouvrir un départ, et revenir à la nuit tombée, harassée, découvrir le meuble et s'allonger sans allumer de lumières, puisque ma vie de femme n'est plus qu'une ombre qui s'efface aux premières lueurs du jour.

La première : Peut-être de la toile de Mayenne, de Jouy, du lin, de la jute, pourquoi pas aussi du liège ?

La deuxième : Non pas de toile. Peut-être du liège mais pas partout. Remarque cela assourdirait mes cris de douleur, oui pourquoi pas ! Juste dans le cabinet de toilette, et tout le reste en blanc, du damassé. Tu vois, c'est idiot de penser à cela, cela me préoccupe, prendre les mesures, calculer le bon métrage, la couleur juste, aller au garage voir s'il y a de la

semence, il était tellement séduisant quand il les mettait dans sa bouche et le doux bruit du marteau, de la passementerie, et Robert qui n'est plus là pour m'épauler, me conseiller, m'aimer, et cette odeur de fer sur ses lèvres, de colle sur ses doigts quand il me les laissait mordre... Ah !

Des couleurs tendance ? Un tissu stretch ? Du rose et du gris, mais pas de noir surtout pas de noir, des grandes fleurs ce serait un peu du jardin qui rentrerait dans la maison. Non définitivement du blanc mat. En fait je ne sais pas, et je ne vais rien faire, comme d'habitude.

Depuis deux ans, mais je n'ai que cela à penser, je ne peux pas faire autrement, peut-être des soies d'Orient, du shantung, cela me rappellera notre dernier voyage. C'était la contemplation à deux.

Je ne sais pas, et puis il faut que je trouve une couturière, pas la mienne elle connaît trop mon histoire, une autre, inconnue je ne vais pas lui parler de toutes mes hésitations, et puis rentrer dans mon intimité !

C'est idiot, mais, pendant notre voyage, je n'ai pas arrêté d'y penser.

La première : Mais à quoi en fait ?

La deuxième : À l'absent qui ne meuble plus rien, en faisant ce chemin je pensais que j'allais oublier, et au retour c'est pareil, alors à quoi bon faire ce pèlerinage ! Et puis le soi-disant superflu, le rire, la joie au quotidien, c'était lui. Moi j'aimais bien être à la traîne, me laisser porter, transporter, je devenais légère insouciant... En vie quoi ?

La première : Quand je vais arriver chez moi mes hommes seront au boulot.

La deuxième : Tu n'as pas préparé la bouffe pour trois semaines cette fois ?

La première : Bien sûr, de la bonne cuisine de maman dans des boîtes

plastique. Tu verras que quand je vais rentrer le frigo sera vide. Les boîtes nettoyées et rangées. Mais je ne suis pas dupe, ils transpirent la nourriture de fast-food, ils en sont imprégnés, des odeurs de sauce curry, d'huile de friture, de sauce tomate, un mélange de sueurs aigres douces, mais je ne dirai rien. Je souhaite qu'ils aient lavé leur linge sale, au moins cela. Pendant quelques heures, je vais pouvoir me balader en culotte, m'allonger sur le carreau frais de la cuisine, chanter à tue-tête, fumer une cigarette, boire du martini, m'affoler sur le divan et mater Thelma et Louise avec Brad Pitt. Le bonheur sur toile quoi !
Tu vois ce qui me maintient c'est de fantasmer !

Le voyageur perpétuel : Je suis un aventurier et le resterai, mais pas de ce type d'aventure. Que reste-t-il de ce chemin d'espérance, de spiritualité à conquérir ? Rien.

Il regarde au-dessus du public.

Le ciel vient d'être lavé à grandes eaux, une couche de vernis blanc gratté à grands coups de rafales de vent et la couche de peinture originelle apparaît. Le vent a faibli, il part en lambeaux, dessinant une abstraction vivante éphémère.

Le contrôleur : Nous arrivons en gare du Bois profond, deux minutes d'arrêt. Préparez votre visite de la forêt en habituant vos rétines à la semi-obscurité. Pour cela je passerai parmi vous vous proposer quelques exercices de yoga des yeux afin de prévenir toute hallucination...

Les deux femmes pèlerins de Saint-Jacques descendent.

Monte la femme en noir : un sac avec des poteries bleues et blanches accrochées.

Elle entre dans le wagon, avec des sacs plastiques, souffle par-dessous, faisant comme des parachutes. Elle le fait comme un numéro de prestidigitation, sort des allumettes et en fait des montgolfières. Elle parle de ses vêtements noirs, chaque pièce à une histoire des femmes de sa famille, c'est son héritage qu'elle porte sur elle.

Le contrôleur : Le train va partir attention à la fermeture automatique des portières attention au départ. Prochain arrêt : Fleuve d'incompréhension.

Le voyageur perpétuel : Toutes ces faïences ne sont pas trop lourdes à porter ?

La femme en noir : Pas autant que les vêtements que je porte ! C'est mon unique héritage, et il est lourd je vous assure. Si je commence par le bas, il y a ces chaussures de marche, plutôt d'exil. Enlevez ce sourire de vos yeux. Elles ont appartenu à ma grand-mère, qui n'avait rien d'une passionaria, juste une femme simple, excellente cuisinière, surtout les œufs frits aux oignons, et les poissons de toutes sortes qu'elle cuisait comme un gâteau, mais pleine de bon sens. Ce sont des semelles qui ne tiennent pas en place. Elles sont noires de bitume, crème des graviers et blanc du sable. Là où ses pas l'ont conduit avec à ses trousseaux les silhouettes découpées des miliciens en marche, là au bord de l'océan, plus d'échappatoire, elle entra dans l'eau, laissant ses chaussures sur la grève. Les bas sont assez fins, tricotés, en coton mercerisé et perlé. Ils gaignent les jambes, mais pas comme des danseuses, ou des filles des rues, non, ce sont des parures d'endimanchées, de filles de noces, de larmes de convoi.

La combinaison noire d'origine est en soie, elle a brûlé avec le temps et la sueur, elle part en fuseau, je l'entretenais bien pourtant avec du

savon paillettes, et à l'eau froide. C'était celle de ma grand-tante parfumée, qui défilait depuis qu'elle était petite sur des chars fleuris, reine d'un jour couronnée d'espoir, les regards vers elle, elle était seulement un peu plus vivante que la statue de la sainte qui suivait dans le cortège. Elle avait du mal à respirer avec les fumées des encensoirs ; à chaque procession, elle risquait de mourir étouffée, aurait-elle été sainte ou martyre, quelle différence ! Du balcon les hommes aimaient voir sa poitrine se soulever. Elle m'a offert ce corsage à lavallière une idée du chic venu par colis de Paris... La jupe a été confectionnée d'une pièce de tissu que l'on avait donnée à ma mère en échange d'un lapin et de six œufs, elle est en taffetas elle crisse et glisse sur les jambes gainées. Le cardigan, j'adore ce mot, pour les petites fraîcheurs du soir. Il y en avait deux, ma tante a voulu s'en aller avec. De peur d'avoir des frissons dans l'au-delà, ma mère a gardé celui plein des frottements de leurs balades dominicales bras dessus bras dessous. Il y avait pour les autres les fleurs du deuil, d'un rouge sombre à la texture comme du velours pour amortir le choc du chagrin, pour moi la blancheur des marguerites du mal. Les feuilles qui s'arrachent et qui s'aplatissent dans mes doigts sont comme des effeuillages ratés, des rendez-vous manqués, des empreintes douloureuses sur l'étoffe fine, la sève arrêtée par les cris de douleur, mon souffle traversait cette trame de fil marron. Elle s'appelait Georgette et si vous le permettez, je vais jeter un crêpe sur cette histoire.

Le contrôleur : Nous arrivons en gare du Fleuve d'incompréhension : une minute d'arrêt. Prévoyez tous les accessoires nécessaires pour affronter la tourmente. Si ce n'est pas le cas, un kit de survie est à votre disposition à l'accueil.

Descend la femme aux poteries et monte un homme, et sur ses pas une femme.

La femme (bafouée) : Attends-moi, mais ralentis donc ! Je voudrais que tout le monde sache que nous sommes ensemble, et que nous nous aimons, car nous nous aimons n'est-ce pas ? Mais attends donc ! Attends que j'arrive à ta hauteur que l'on nous remarque.

Le mari : Je n'ai pas que ta passion pour exister. Pour l'instant elle ne me sert à rien, plus tard, et quand moi je voudrais t'accorder un peu, un tout petit peu de ce que tu désires. Pas là, pas maintenant !

Elle : Tu disais que j'étais ta muse, que tu ferais un bouquet de ma fleur de peau, que chaque pore est une étamine qui se soulève au moindre souffle de tes lèvres, comme une tempête de désir, que ces petits volcans tu aimais les voir apparaître et s'évanouir dans l'eau du bain. Toute cette poésie incandescente s'est évanouie comme si tu voulais que cette respiration soit comme un sable rugueux qui abruse mon corps tout entier, je n'étais et ne serai jamais finie, et toi non plus d'ailleurs, et tu voudrais que cet assemblage de nous deux, nos deux corps, de nos deux vies se termine soit suspendu à une hypothétique envie de ta part, et tu crois que je vais attendre que cela n'arrive plus jamais... Mais tu es un vrai goujat !

Lui : Tiens tu te souviens de l'homme que je suis et que j'ai toujours été. Pourtant tu me glissais dans l'oreille au début quand on s'emboîtait, de te maltraiter de te dire tous les noms que tu avais rêvé d'entendre, tu m'excuseras de ne pas les dire ici. Maintenant que je ne te désire plus je te les dis sans l'acte d'amour associé, juste avec la haine de ne pas pouvoir me séparer de toi, de nous...

On oublie très vite ce qui nous a plu chez l'autre, même cette muflerie que tu trouvais charmante quand j'étais jeune et que je ne t'avais pas encore prise.

Elle : Et maintenant ? Vu que tu n'as jamais voulu signer de contrat. Jamais officialiser notre union, tu disais que l'on n'en avait pas besoin pour s'aimer, et maintenant je sens que tout peut s'arrêter.

Lui : Mais non même si maintenant il n'y a plus rien à prendre, ni à regarder. Nous comptons les habitudes qui nous lient et les inscrivons sur un tableau aimanté sur la porte du frigo. Allons nous asseoir dans un autre wagon, ce déballage devant tout le monde me gêne !

Elle : Côte à côte ! regardant sur le côté ! Un trajet parallèle sans même se rencontrer à la fin de l'horizon ! Plus aucun accident de parcours. De descente pour des vaustrages dans les champs de colza, après avoir actionné l'alarme, peu nous importaient les menaces, les amendes...

Elle sort.

Lui : Attends-moi ! Mais ralentis donc !

Il sort. Des femmes en blanc montent et redescendent avant le départ du train.

Le voyageur perpétuel : Vous êtes une secte ?

Les femmes (de concert) : Non ! Absolument pas !

Première femme : Nous allons au lac blanc, puis nous nous rendrons dans la vallée blanche et enfin une ascension du Mont-Blanc, nous enverrons nos avions en papier. Ils retomberont sur la tête d'enfants sans fêtes ni cadeaux. Pleurant sur ces aéronefs de papier, ils verront apparaître ce qu'ils désiraient sans vraiment y croire. Des papillotes, des embarcations

légères à voile, des poupées en papiers pliés, des camions découpés à construire, des mécanos, des dînettes ... Bien sûr vous nous direz, mais vous n'êtes pas équipées ! Ne vous inquiétez pas, nous n'avons jamais froid.

Deuxième femme : Nous allons tout d'abord tremper nos corps dans l'eau salée dans trois baignoires de papier sulfurisé ballottées au milieu d'une mer déchaînée. Et qui délestées de nos corps s'évanouiront à l'horizon, comme une traînée d'algues. Reflet de la voie céleste. Nous irons ensuite acheter des flacons de glycérine pure, parfumée à l'edelweiss. Afin de refermer les crevasses sous la plante des pieds.

Première femme : Nous collectons des feuilles de papier blanc dans les wagons, des feuilles non encore touchées par la main de l'homme nous les détachons nous-mêmes des blocs avec ces gants en peau d'ange blanc.

Les deux femmes (ensemble) : Maintenant nous devons te laisser, la nuit va être longue.

Les femmes en blanc descendent.

Le contrôleur : Le train va partir attention à la fermeture automatique des portières attention au départ prochaine gare d'arrêt : le Ruisseau des passions fameux pour ces différents bains revigorants, de lait d'ânesse, de sang de vierges, de vin sur lie, de soufre fumant. Les tickets sont en vente auprès de ma personne subventionnée par le syndicat des initiatives. Réfractaire à ma proposition de faire un arrêt au labyrinthe des herbes folles à fumer.

Le voyageur perpétuel : Quand un paysage me plaît, j'ai envie de prendre le marteau et de briser les doubles fenêtres qui s'effondreraient comme une pluie de glaçons en été, de minuscules cristaux de neige en hiver, un vol de pollen décoloré au printemps. Respirer l'herbe mouillée, recevoir des embruns. Voir un vol d'oiseaux envahir le wagon et se nicher dans les filets à bagages. Les valises accouchent de fétiches, le tee-shirt usagé dont on n'arrive pas à se séparer, les chaussettes ou les slips en quantité. À cause du matériau ou de la couleur et que l'on ne retrouvera pas forcément, une déclinaison de n° 9, savons, sel de bain, lingettes, parfum crème de jour de nuit, de ballerines dans ses couleurs préférées, etc.

Le contrôleur : Nous arrivons en gare du Ruisseau des passions, une minute d'arrêt.

Coup de sifflet du contrôleur.

Le contrôleur : En voiture ! Prochain arrêt le Mont d'éternité, son terminus.

Trois femmes montent au dernier moment habillé de robes longues noires de capelines avec des fleurs dans les bras...

Le contrôleur : Bonjour, Mesdames vos billets s'il vous plaît !

Les femmes (ensemble) : Nous allons au bout.

Le contrôleur : Au bout de quoi ? Ce n'est pas une destination ! Dites plutôt au terminus c'est-à-dire le Mont d'éternité, le prochain arrêt.

Les femmes : Non au bout, vous n'avez pas un arrêt qui se nomme, Au bout de tout ?

Lui : Non mais si vous voulez je crée un nouveau billet, avec ce nom-là ! Du moment que vous les payez. Mais pas avec de la roupie de sansonnet. Ou de la monnaie de singe !

Elles : Nous sommes de l'espèce de celles qui chantent, qui dansent, qui rigolent, qui ont des gorges, ouvertes, offertes... Aujourd'hui nous sommes trébuchantes, nous allons enterrer notre amant commun, mais pas ordinaire.

Lui : Évidemment le trajet s'égrène comme l'horloge du temps qui nous reste et chaque station un peu de la peur qui nous gagne de la confrontation avec le dernier marchepied, bonne fin de parcours néanmoins, enfin je veux dire bonne fin de trajet. Ah ! si vous saviez ! J'ai été un des derniers poinçonneurs des lilas. J'ai travaillé sur le Paris mimosa, le train des roses, le Paris violette, le Paris les pins, le Paris les planches, le funiculaire des myrtilles, le Paris bourriche, le Paris Melon, le Paris bêtise. J'aime bien entendre la mer battre sans la voir s'écraser sur les immeubles rochers. J'imagine l'écume envahir les rails et que le train devienne amphibie, que le vent fort des alizés le transforme en hydravion. Autant de destinations à la rencontre de femmes, à effeuiller. De marches sur des plages désertées, de promenades sans Anglais. Dans les trains, l'air souffle toujours à grande vitesse. Mais jamais il ne décoiffe les belles voyageuses. Ce boulot, je le cherchais, il m'empêche de fuir tout le temps. Je suis payé pour partir, accompagner tous ces voyages d'agrée... ou de désagréments, le malheur et le bonheur des autres remplissent ma vie de labeur. Je contrôle les titres des porteurs de valises, le strict nécessaire et c'est suffisant pour accompagner une

vie qui s'enfuit, une aventure qui commence, un dossier qui se clôt. Bonne fin de parcours néanmoins. Enfin ! je veux dire bonne fin de trajet.

Une des femmes : Oui c'est cela, c'est fini. La seule chose qui nous console c'est qu'il a demandé un cercueil en forme de palette avec une fleur à la place des traces de peinture séchée.

La première : Je l'ai aimé à sa période figurative... Tant que c'était moi la figure principale, tout allait bien. Il disait que j'étais à moi toute seule une histoire de la peinture, entre Ingres et Botero, il me voulait de dos et courbée, j'évoluais nue dans la maison. Il aimait le bruit de mes pas humides sur les tomettes à la sortie du bain. Quelquefois, il sortait de son atelier et me sautait dessus, j'étais sa palette, il usait de ses mains comme de couteaux, il bousculait mon corps et je sortais de ces moments torrides, fourbue. Le soir en dînant, il me demandait qu'est-ce que c'était ces traces de couleurs, il avait totalement oublié ce qui était arrivé, puisque c'était dans le jet de sa création. Le lendemain rebelote, vous comprenez donc maintenant pourquoi je ne me maquille jamais.

Dans l'ennui du soir, j'ouvre sa mallette et me mets du bleu outremer sur les paupières, moi j'aimais le cobalt, le roi, non c'était cette couleur-là et pas une autre, pas de rouge à lèvres, il n'aimait pas l'idée de m'embrasser et de manger de la peinture en même temps. Ni l'eye-liner. Il avait l'impression que j'étais en noir et blanc, et surtout cela lui rappelait le crissement de la plume sur le Vélin d'arches insupportable tellement cela lui faisait mal aux dents, une seule fois je l'ai fait, il n'a rien dit, c'était au début, après m'avoir embrassé il s'est mis à trembler. Cette ombre à paupières c'est tout et c'est pour moi, pour lui.

La deuxième : Les coups de griffes, les longues séances de caresses avec mes ongles longs et vernis, violet Matisse, l'ont amené à sa période

fauve. Les dessins comme des scarifications sur sa peau fine l'empêchaient de s'adosser tellement cela le brûlait et il pouvait comme en suspend sur une selle de cheval peindre avec l'énergie d'un cavalier tirant sur les rênes. À la fin de ces séances, il venait soigneusement nettoyer mes ongles avec de l'acétone, et nous partions pour des paradis artificiels avec des tisanes d'épines du Christ. La serre attenante à la maison servait de lupanar, les ambiances humides, l'odeur du terreau l'excitait, le sol, il l'avait recouvert de terre de Sienne, nous faisons des roulades avec des roucoules infinies, nos rondeurs se complétaient très bien.

La troisième : De passions en épuisements, de recherches en soulagement, de retrait en endormissement d'expos en dépossessions, sa peinture est devenue monochrome avec des veines à dominantes bleues ou rouges. Je passais mes journées dans une robe longue fluide peinte par ses soins, me confondant ainsi avec ses toiles. J'étais son araignée, et il me laissait filer discrètement au début de la soirée et me voyait à la nuit bleue tombée apparaître au plafond dôme. Mon corps étalé sur le verre, tenu à une échelle de corde. Tous ces tableaux étaient des éclipses de lune, du triptyque, au diptyque. Personne ne pouvait donner de visages à la face cachée. J'étais devenue une abstraction. Le modèle, un corps vivant céleste. Nous dormions ensuite dans des draps de satin noir, glissant comme de l'eau sur nos corps lassés.

La première : Quelques jours avant sa mort, il m'a offert un cadeau. Un collage de tous les soutiens-gorge, culottes, bas et guêpières, toujours gris, captant toutes les autres couleurs, déchirés lors de ces suspensions de séance, une récréation, parade rapide avant le déchaînement total. J'avais fini par acheter des sous-vêtements bon marché, remplacé la soie par du synthétique. Comme il ne pouvait plus me toucher, il a fait cet ouvrage, un rapiécage de sentiments. Il trône dans mes toilettes entre

Barthes et Bacon entre *Mythologies* et explosion.

La deuxième : Il avait donc tout anticipé. Puisque moi aussi il m'a convoquée. Ces désirs étaient en forme d'ordre, il m'a offert une mallette avec une panoplie de faux ongles, de vernis et de limes, dont le frottement lui donnait tant d'idées !

La troisième : Moi, il m'a offert un séjour à Conques pour une retraite contemplative, avec remise en forme, et plongée obligatoire dans les vitraux de Soulages. Tout compris, avec un petit plus. On me servira tous les plats et les vins que nous aimions. Comme il le disait, tout est bon dans le cochon ; et lui, c'était un homme bon. En fait il a cherché toute sa vie une jeune maîtresse asiatique. Joueuse de violoncelle, un Man Ray de face, sans jamais la rencontrer, alors que pouvions-nous faire ? Juste combler ce manque !

La première : À la vue de ses tableaux, je comprends mieux ces copeaux de bois éparpillés sur la toile de chanvre, ces volutes de peupliers, bordant une route de terre cuite vernissée, et cette lumière phare. Aveuglante, tournante, soûlante, faisant chavirer mes fondations.

La deuxième : Et cette sculpture en balsa qu'il n'a jamais voulu vendre, *La petite fille légère sur un radeau*, désirs en perdition qu'il avait fini par enfermer dans un tabernacle éclairé par des néons multicolores, et dont il m'avait confié la clef. Et ce mouchoir brodé du mot : « éphémère » que j'ai reçu par la poste.

Les deux autres : On a reçu le même.

La première : Il n'aimait pas que l'on pleure. Ces mouchoirs sont pleins de ses odeurs, des essences naturelles et nous permettent de dormir mieux

et plus longtemps sans pour autant le rejoindre. De discours amoureux, il n'y avait guère, pas de je t'aime galvaudé. À chaque étreinte, pas le temps de prononcer un mot.

La deuxième : Oui d'ailleurs il m'obligeait à ne pas pousser de cris et pourtant j'aime tant cela, il voulait que ses tympanes soient intacts, le coup de pinceau sans influence du bruit environnant. Le summum ! Le vent fort dans les peupliers les feuilles se frottant comme des élytres.

La troisième : Il attendait le retour des hannetons. Je lui préparai toujours des passe-crassane juteuses, de l'angélique confite, du pain grillé avec du beurre salé, de la confiture de fraises et un bol de chantilly.

La première : Pourquoi sommes-nous restées sans enfants ?

La deuxième : Tu nous le demandes !

La troisième : Attention, pas de psychologies de magazine, de variations sur création et procréation, évitons la caricature, quoique !

La première : Oui rien à élever, c'est là tout son héritage.

Elles se lèvent et sortent du plateau.

Le contrôleur : Terminus tout le monde descend. Ne soyez pas trop fasciné par le paysage qui s'offre à vous et attention à l'ivresse de l'altitude, pour cela je vous conseille de passer un moment dans le salon d'oxygénation de la gare avant toute ascension. Avant de descendre, veillez à ne rien oublier dans le wagon, surtout les tranches de vies qui ont défilé dans votre mémoire tout au long du trajet.

Le voyageur perpétuel : Pour le temps qui reste vous en ferez ce que vous voudrez. L'on est sur des rails, mais toutes les voies sont possibles, toutes les directions. Je vous laisse, descendez et rentrez, nous ne nous rencontrerons sans doute plus jamais, et c'est tant mieux ou tant pis, ce sera à la fois les plus courts et les plus beaux souvenirs. Les plus belles histoires ont une fin, et c'est maintenant. Moi je vais continuer à avancer vers le rien ! Non pas le néant, non le rien, à la découverte d'un paysage proposé par la seule courbe des rails, une surprise de beauté, de désolation, de vie, un chemin aux rites immuables.

Il se lève et descend du train. Le contrôleur revient avec un filet rempli de ballons, il a un sac de sport avec dedans des cartes postales accordéons, enlève ses habits de contrôleur et se retrouve en tenue de sport.

Le contrôleur : Ce que je désirais le plus c'était d'être footballeur, un artiste du ballon rond. Faire le geste parfait, comme un sculpteur, laisser des traces de mes passes décisives.

J'ai deux peaux, celle qui transpire, qui est couverte de poils, marquée par une vie d'affrontements, de cicatrices, de parties aimées, d'autres que l'on modèle au fur et à mesure de l'entraînement, gagner un meilleur galbe de la cuisse pour plus de puissance, une souplesse de détenteur dans la jambe, la rapidité du coup de pied, l'envol que l'on fait avant de frapper et que l'on trouve beau quand on revoit la passe au ralenti. Et là je ne vois que de la danse plus un simple jeu, et je refais les gestes là dans ma chambre devant le téléviseur, plaisir solitaire. Je demande toujours que l'on filme mes exhibitions. Je vois sur ces images, que je frissonne, que la pluie ou les gouttes de sudation affranchissent le bout de tissu, une empreinte qui disparaîtra au séchage, et là quand le corps

est encore chaud que l'on reprend sa respiration, on la voit bien cette première couche celle qui est près du corps irrigué, celui qui intrigue, qui est commandé, mais qui n'est qu'animalité.

Elle est contrainte, et aussi contenante, elle retient les muscles gonflés par l'effort, et les veines qui dessinent le squelette d'une feuille de platane sur les cuisses. Une vie sous cette première couche, remplie de sève rouge. Des jambes caduques qui traversent les saisons et pas seulement sur les gazons, c'est la marque des sportifs, et aucun dessin sur les membres en plein effort ne se ressemble sur un terrain, il y a une forêt. De veines, mais le souffle qui nous entraîne nous empêche de prendre racine. Le corps plie, mais ne rompt pas entre le chêne et le roseau... Il y a celle confectionnée dans les mers chaudes, que l'on ne sent pas, en tissu si fin. Le cuissard moulant, le short par-dessus. Et le maillot, qui glisse, qui tourne autour du buste et revient en place, qui laisse passer le vent léger. Celui qui au début du match n'est qu'une pièce de vêtement et qui devient avec l'effort et les frottements une seconde peau, qui met en valeur les formes les plus enviées et leur donne une sensualité évidente au vu des cris qui viennent des tribunes, qui sont des appels d'amour charnel camouflés en cris de guerrier, d'invectives.

Je le sens comme cela. Pour les autres joueurs, c'est du sentiment et ils me trouvent bizarre, je le ressens comme cela surtout au moment où le corps se refroidit. Comme la fin d'une étreinte lointaine. Et puis cette peau tannée par le soleil qui s'éclaircit au fur et à mesure que la fatigue se fait sentir, pour arriver à une peau aussi blanche que le noir de la nuit d'hiver. Les paysages connus je les efface comme future destination de villégiature.

Bien sûr je suis tenté d'y retourner, mais je refais les circuits dans ma tête et cela m'est trop connu, plus aucune surprise, surtout les chemins de l'enfance semée d'embûches.

Ceux-là (*il regarde par une fenêtre*) défilent tellement vite que l'on s'at-

tache à une lumière nouvelle sur une parcelle de pré à côté d'un site historique, une abbaye jamais visitée mais toujours aperçue. Un sommet au coulis de blanc déversant une eau froide jusqu'aux vergers, aux prairies ondulantes, aux bassins sablonneux, et enfin à la mer traversée de courants qui entourent le rivage frileux d'une écharpe d'algue verte qui se desserre à chaque retrait de l'eau, laissant le soleil prendre le relais jusqu'à la marée montante. Je vois tout cela quand une fois par an je m'achète une bourriche d'huîtres que je mange un soir de fête, seul, toujours seul avec pour seule compagne, une fillette de vin blanc.

Aucun de mes messages ne m'est revenu par un courant chaud. Les filles que j'aimais ne sortaient pas de l'eau, elles étaient ouvrières sans lunettes noires, ni bikini. Elles avaient la beauté des visages fatigués, blanches, diaphanes, le mollet traînant, le décolleté visible à travers le col roulé, et leurs rires à la fin d'une journée, nous croisant nous les hommes rougisants, rêvant d'amour à la chaîne. Les avoir toutes et une seule en même temps, je rentrai laver mes odeurs d'homme, je forçai sur l'après-rasage et traînai dans les bars. Mais ces filles-là ne sortaient pas. Quelques-unes, mais ce ne sont pas celles-là que je voulais, trop faciles, et pourtant nous voulions cette rapidité-là, embrasser, coucher, sans serments d'amour, non c'étaient les autres celles qui parlent de nous dans leurs chambres.

Il sort des cartes postales de son pays, entre une femme en robe du soir noire et châte à franges coloré qui chante un fado, il chante avec elle. On entend une voix.

La vieille dame au violon : Quelqu'un pourrait m'aider ?

Le contrôleur va la chercher

Le contrôleur : Madame, le train vient d'arriver à son terminus, je ne peux vous laisser rester dans ce wagon.

La vieille dame au violon : Juste quelques minutes s'il vous plait.

Le contrôleur : Bon d'accord quelques minutes.

Ils s'assoient tous les deux.

La vieille dame au violon : Je ne jette pas mes vêtements, je les disperse et si je ne le fais pas, c'est le vent qui s'en charge, et l'on en retrouve en lambeaux sur les buissons qui longent les dunes, une fin de vie avant d'avoir touché le plaisir de la mer. Je n'ai à offrir que ce corps meurtri, plein de petites pointes de sang rouge sur ma peau. Autant de griffes de barbelés que je garde surtout comme des traces d'évasions.

C'est un labyrinthe fait de couloirs/tunnels aux fenêtres sans tain, on m'a prévenue, plus aucune silhouette en mouvement, seul votre regard scrutateur apparaîtra à la fois curieux et effrayé, vous passerez de la lumière à l'obscur, vous voudriez camoufler votre visage avec de la poussière blanche parsemée de minuscules particules d'or, des restes de boucles d'oreilles d'enfant, de montres gousset, de montures de lunettes, de bagues de fiançailles avec au milieu du parcours, au fond très profondément, sans qu'on puisse faire demi-tour, le cri d'une fumée, l'arrière-plan où tout s'est joué. Une forêt de colonnes de briques à la non-vue du monde. Toute ma vie, j'ai voulu m'extraire de cette zone de turbulence en vain. Avec comme ligne de vie la conjugalité, un bonheur fait de silences et d'ennuis. Un parchemin commencé il y a quarante ans, impossible d'écrire une phrase complète ; comme Pénélope gommée tous les soirs, réécrite aussitôt à chaque aube comme une communion avec les disparus. J'ai rangé pour la dernière fois l'archet dans son écrin. Une boîte sauvée de l'extermination. Je l'ai refermée doucement comme pour retarder la disparition du monde qui y vit. Je l'ai tapissée de photos, de morceaux de tissus, de boutons de nacre, arrachés à la dernière

étreinte, presque l'anagramme d'éternité, une barre pointée en moins. C'est comme cela que je transformais les jours d'enfermement. En exclamation joyeuse. Les fagots de fin de semaine me rappelaient les bûchettes de l'enfance. Le mur blanchi à la chaux accueille ce drôle de jeu, avec la terreur permanente que l'on n'aura pas le temps de le remplir. Les jours de « concert », on nous habillait de vêtements presque neufs et à notre taille, lavés, et c'était l'effroi d'enfiler ce qui avait appartenu aux ombres que nous avons conduites sur *l'Hymne à la joie* à la douche. J'avais pu sauver un petit appareil photo, je l'avais installé dans ma coiffure, je prenais un soin inouï à replacer les épingles qui tenaient mon chignon, chaque pression du doigt déclenchait la prise de vue, pour camoufler le bruit les autres instrumentistes s'accordaient. Je n'ai pu travailler que très récemment la partition du *Quatuor pour la fin du Temps* de Messiaen. Nous étions les seules à ne pas être tondues pour faire bien devant les caméras étrangères et la Croix-Rouge qui visitaient le décor des camps. Derrière les façades, des bains, des mères et des enfants sans bouée de sauvetage. Un officier riait en nous disant c'est comme dans un camp de nudistes !

J'aime me promener entre chien et loup, dans une clairière entourée de bruits d'animaux, les pieds nus dans la bruyère naissante, cicatrisant les plaies à jamais ouvertes résultant des coups de bambous sous la plante de pieds. Pour nous il y avait pire que ces carnassiers, la race des hommes aux dents longues, les sans-grade devenus tortionnaires. Pas beaux. Les blonds, on les laisse pour la propagande. Mes insomnies sont plus longues que mes nuits, comme d'habitude lors de mes déplacements, je prends une chambre à l'hôtel de la gare. Je suis sortie comme j'étais, en chemise de nuit, j'ai ouvert un wagon de marchandises et fini par trouver le sommeil là sur le sol. Un corps à corps avec mes souvenirs, mes absents.

*

⊥

Clair Obscur, La somnambule, Histoires de wagons ont été créées au C.H.S. de Ville-Evrard, pavillon-théâtre Bretagne avec le soutien de l'association «Les Diseurs» et de l'EPS de Ville Evrard.

⊥

L'auteur tient à remercier les comédiens de «Les Diseurs» : Anne-Marie, Caroline, Gilles, Jacqueline, Joceline, Laurent, Maia, Marc, ainsi que Elvia (maquilleuse et habilleuse), qui ont activement pris part aux spectacles.

Remerciements chaleureux à Catherine Alex pour sa participation amicale pour la saisie et la relecture des textes.

⊥

⊥

Gilles Marais est né en 1952. Ecrivain, comédien, chanteur, danseur, costumier.

Il a commencé à fréquenter «les planches» dès l'âge de 9 ans au foyer laïque du village où son père était instituteur. En 1964, dans une pièce donnée au collège, il tient son 1^{er} rôle travesti. En 1968 il est apprenti comédien au Théâtre de l'Équipe de Nantes. De 1974 à 1976, avec la Compagnie Les Mirabelles, création de *Fauves* et de *Berceuses d'orage*. En 1976 dans la troupe Denis Guenoun il tient un rôle travesti dans *La nuit des rois* de William Shakespeare.

Il est intervenu en tant qu'animateur dans de nombreux ateliers d'arts plastiques : vêtements sculptures et costumes pour le théâtre notamment à l'Institut Marcel Rivière, à la Clinique de La Borde ainsi que pour l'association Tournesol - artistes à l'hôpital. De 1980 à 1990, il est danseur au CNDC d'Angers et, depuis 1997, comédien et chanteur contreténor. Il fait partie des Compagnies Yvon Chaix, Michel Alban et de celles la Compagnie du Loup JM Galera ; pour la Compagnie Sud Est Théâtre il participe à des spectacles pour jeune public. Il a écrit, conçu costumes et décors et mis en scène plusieurs pièces pour la troupe de théâtre «Les Diseurs» du C.H.S de Ville Evrard.

⊥

⊥

Livres

Sara Oudin, *Quarante. et Un*, Poèmes, 2018
Adèle Nègre, *Résolu par le feu*, Poème, 2018
Adelson Élias, *Ossements ivres*, Poésie, 2019
Marcel Dupertuis, *Les chambres*, Tome 1, Roman, 2019
Isabelle Sancy, *Paraisons*, Poésie, 2020
Fabrice Farre, *Implore*, Poésie, 2020
Adèle Nègre, *Un seul poème*, 2020

⊥

Revue margelles

margelles n°1, printemps 2020
margelles n°2, été 2020
margelles n°3, automne 2020

⊥

Cahiers [appareil]

Adèle Nègre et Anna Agostini, *Hortus conclusus*, 04.2020
Jean-Claude Terrier, *La crête, La faille*, 04.2020
Alexis Audren, *La phrase, cet élastique*, 04.2020
Julie Buisson, *Aube tracasse*, 04.2020
Martine Gärtner, *L'œil du cheval*, roman, 06.2020

⊥

Cahiers [appareil] est une publication initiée par Bruno Guattari. Éditeur. Elle se veut une extension souple (voire élastique) des différents projets en cours, dont la revue *margelles*, tout autant qu'un objet autonome qui proposera, sous forme de cahiers, diverses propositions littéraires et/ou plastiques.

La version papier de ce cahier a été tiré à 50 exemplaires par Sylvie Lacambra à Nîmes, pour le compte de Bruno Guattari. Éditeur. La version numérique de *Cahiers [appareil]* est aussi téléchargeable gratuitement sur le site de la maison d'édition.

Photographie de couverture et conception graphique : Philippe Agostini

⊥



Bruno Guattari. Éditeur
Chemin de la Blandinière,
41250 Tour-en-Sologne

site : brunoguattariediteur.fr | e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com



Bruno Guattari. Éditeur